

236

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

R. LOUCHE DESFONTAINES,

PAR M. FLOURENS, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

Lu à la séance publique du 11 septembre 1837.

PARMI les savants dont les travaux remplissent notre âge, nul ne rappellera des idées plus douces, une vie plus simple et plus laborieuse, et des souvenirs plus chers à l'Académie, que celui dont j'écris aujourd'hui l'histoire.

René-Louiche Desfontaines naquit au bourg de Tremblay, département d'Ille-et-Vilaine, le 14 février 1750.

Cet enfant qui devait un jour honorer les sciences, fut jugé d'abord incapable de toute instruction. Le premier maître auquel on le confia, prononça qu'*il ne serait bon à rien*; et, sur ce beau pronostic, peu s'en fallut que le père de M. Desfontaines ne se décidât à en faire un *mousse*. Il aurait eu ainsi un trait de conformité de plus avec ce Linné, sur les traces de qui il devait marcher par la suite, et qui commença par être placé, comme on sait, chez un cordonnier.

On se fit bientôt une idée plus juste de ce qu'il valait. Envoyé au collège de Rennes, il y remporta, dès la première

T. XVI. *Hist.* 1837.

a

année, plusieurs prix ; et, tout étonné de son succès, il en instruisit aussitôt son père, en lui recommandant surtout d'en faire part à son ancien maître, et de ne pas oublier de lui rappeler la prédiction qu'*il ne serait bon à rien* : petite vengeance qu'il répéta à chaque nouveau succès qu'il obtint, et qui peint bien le dépit ingénieux d'un enfant qui commence à être bien sûr qu'on l'a mal jugé.

Voilà ce qu'était l'enfant ; voici ce que fut le jeune homme. Dès qu'il put se passer des secours de sa famille, il les refusa, quelques rigoureuses privations qu'il eût à s'imposer encore ; et la mort de son père l'ayant mis à la tête d'une fortune qui, à cette époque et dans le pays où il avait pris naissance, lui revenait presque tout entière en sa qualité de fils aîné, il la partagea entièrement entre ses deux sœurs.

M. Desfontaines vint à Paris, vers 1773, pour étudier en médecine. Vicq-d'Azyr professait alors, au Jardin des plantes, ce *Cours d'anatomie*, dont le *Plan* (1), seul fragment de ce Cours qui nous soit parvenu, a marqué, pour la science, le commencement d'une ère nouvelle. M. Desfontaines avait conservé un souvenir profond de l'impression extraordinaire que faisaient sur un auditoire immense, les vues transcendantes, la marche originale, la parole éloquente de ce beau génie. Mais une sensibilité extrême ne lui permit pas de suivre ce grand maître aussi loin qu'il l'aurait voulu.

Il se tourna donc tout entier vers la botanique ; cette science, par les objets agréables dont elle s'occupe, répondait beaucoup plus, en effet, à la douceur de son caractère.

(1) *Plan d'un Cours d'anatomie et de physiologie* ; Œuvres de Vicq-d'Azyr. Paris, 1805.

A cette époque, d'ailleurs, l'histoire naturelle brillait d'un éclat qu'elle n'avait point eu encore. Buffon étonnait les esprits par la grandeur de ses vues et la beauté de son style. Bernard de Jussieu jetait les premières bases de cette méthode, expression si juste de la nature, qu'elle en a reçu le nom. J. J. Rousseau écrivait ses *Lettres sur la botanique*, et son âme passionnée venait demander à cette paisible étude du calme et des distractions. Mais la botanique pouvait-elle fixer longtemps ce génie inquiet et bouillant, qui se répandait sur tout, se lassait de tout, et dont la mobilité même semblait multiplier la puissance ?

M. Desfontaines ne se fut pas plutôt attaché à la botanique, que son ardeur pour l'étude le fit remarquer par Lemonnier, qui enseignait alors cette science au Jardin des plantes, et qu'un grand fonds de bienveillance rendait l'ami et comme le père de ses élèves. C'est ce même Lemonnier qui appela Bernard de Jussieu à Trianon, qui fut le premier protecteur de Commerson et de Labillardière, qui se donna pour suppléant M. Laurent de Jussieu, et sut se ménager pour successeur M. Desfontaines. De pareils traits honorent la vie d'un savant autant que les plus beaux ouvrages ; il semble même que, parvenu à une position supérieure, un savant n'est pas moins tenu d'enrichir la science de gens habiles que de faits nouveaux : peut-être n'y a-t-il pas moins de mérite, pour lui, à faire l'une de ces découvertes que l'autre ; et sûrement il ne saurait y en avoir moins à la proclamer.

A l'amitié de Lemonnier, M. Desfontaines ne tarda pas à joindre une autre amitié tout aussi précieuse, celle de M. Laurent de Jussieu, neveu de Bernard de Jussieu, et qui a eu la

gloire d'achever la grande réforme de la science commencée par son oncle.

Être devenu l'ami d'aussi grands botanistes, c'était presque être grand botaniste soi-même, et M. Desfontaines le fit bien voir ; mais, à peine avait-il eu le temps de le faire voir, qu'il était déjà de l'Académie.

On se pressa d'admettre dans ce corps illustre un jeune savant dont le zèle s'alliait à la bonne foi, garant le plus sûr de la durée de ce zèle, et dont les premiers travaux n'étaient pas, d'ailleurs, sans quelque importance.

Une circonstance vint ajouter encore un nouveau prix à cet honneur qu'il eut d'entrer, à trente-trois ans, à l'Académie. C'est que, les voix s'étant partagées également à son élection entre M. Tessier et lui, la Compagnie écrivit immédiatement au Roi pour demander la nomination simultanée des deux sujets, et l'obtint. M. Tessier fut nommé adjoint en titre, et M. Desfontaines adjoint surnuméraire.

Il semble que l'ancienne Académie, en s'attachant ainsi à l'acquisition de ces deux hommes, présentait dès lors combien les sciences auraient à s'en honorer : tous deux constamment voués à l'étude, aux recherches utiles ; rehaussant tous deux leur réputation scientifique par celle de leurs vertus ; tous deux, enfin, ayant compris leur tâche comme Lemonnier, et n'ayant pas seulement enrichi la science de travaux précieux, mais aussi de travailleurs et d'observateurs du premier ordre.

Parmi les mémoires que M. Desfontaines avait présentés avant d'entrer à l'Académie, il en est un surtout où brillait déjà ce talent pour l'observation, mélange heureux de sagacité, par où l'esprit découvre ce qu'il faut voir, et de patience,

par où il voit bien tout ce qu'il découvre. Je veux parler de son mémoire sur l'*irritabilité des plantes*.

L'*irritabilité des plantes* nous offre un des phénomènes les plus curieux de la nature.

Duhamel avait déjà décrit, et avec beaucoup d'exactitude, selon sa coutume, les mouvements singuliers de la *sensitive*, connus depuis bien des siècles.

Bonnet, dans ses recherches sur l'usage des feuilles, avait montré qu'elles se meuvent d'elles-mêmes, en présentant toujours leur surface supérieure à l'air libre.

Linné avait poussé ce genre d'études plus loin encore. Dans une dissertation intitulée *le Sommeil des plantes*, il avait indiqué les mouvements journaliers des feuilles d'un très-grand nombre d'espèces; dans une autre dissertation intitulée *l'Horloge de Flore*, il avait remarqué que beaucoup de fleurs s'ouvrent assez régulièrement à certaines heures du jour, et forment en effet par là comme une sorte d'horloge.

On savait que les deux valves qui terminent les feuilles de la *dionée*, et s'ouvrent à peu près comme un piège, se ferment subitement dès qu'on les irrite; l'*hedasirum girans* avait surtout frappé l'attention par les mouvements spontanés et continuels qu'il imprime jour et nuit à ses feuilles.

Les mouvements contractiles des feuilles et des corolles avaient donc été observés et décrits avec soin; M. Desfontaines soumit à la même étude les organes contractiles de la fructification. Il vit, tour à tour, les pistils, les étamines, les fleurs entières, se courber, se redresser, tourner sur elles-mêmes, comme sur un pivot, au moment de la fécondation; et jamais peut-être phénomène d'un intérêt plus attachant

n'avait appelé l'attention d'un observateur plus soigneux de tout voir et de tout noter.

Après avoir imité Linné dans l'étude de ces phénomènes qui semblent animer le règne végétal d'une vie beaucoup plus compliquée qu'on ne l'avait soupçonné pendant fort longtemps, M. Desfontaines voulut l'imiter aussi dans cette autre partie de la botanique, plus austère et plus aride; je veux dire dans la recherche et dans la détermination des espèces.

A peine était-il de l'Académie, qu'il forma le projet d'un voyage aux côtes de Barbarie, pays déjà parcouru, à la vérité, par le célèbre voyageur Shaw, au commencement du XVIII^e siècle, mais qu'aucun naturaliste n'avait visité depuis. L'Académie applaudit à ce voyage, et en fit les frais.

Il partit donc pour Tunis, le 16 août 1783, resta plus de deux années en Barbarie, explora sur presque tous les points les deux royaumes de Tunis et d'Alger, et ne revint en France qu'avec cette riche moisson de plantes qu'il publia depuis sous le titre de *Flore Atlantique*.

Cet ouvrage, résultat de huit années d'études, et de l'examen de près de deux mille plantes, parmi lesquelles l'auteur compte jusqu'à trois cents espèces nouvelles, est demeuré comme une de ces bases fondamentales sur lesquelles a été bâti plus tard l'édifice, aujourd'hui si imposant, de la géographie botanique.

Ces sortes d'écrits qui s'attachent à la description spéciale des plantes d'un pays, étaient ignorés des anciens. Linné est le premier qui leur ait donné le nom de *Flores*, en même temps qu'il en offrait un modèle dans sa *Flore de Laponie*.

D'un autre côté, les anciens n'ont point connu l'art des *descriptions comparatives* en histoire naturelle. Ils n'ont pas

su distinguer ce qui fait *caractère* dans les espèces, ni, à plus forte raison, comparer les différentes espèces par les mêmes traits caractéristiques. Leurs descriptions, quelque détaillées qu'elles soient, ne sont qu'individuelles. Ils n'avaient pas compris ce mécanisme au moyen duquel les divers objets, comparés par les mêmes points, laissent nécessairement voir et tout ce qu'ils ont de commun, et tout ce qu'ils ont de distinctif.

N'ayant connu ni l'art d'établir les *caractères*, ni l'art de les disposer sur un *plan uniforme* et dans des *descriptions comparables*, ils n'ont pu avoir des *méthodes*, lesquelles ne sont en effet que l'ordre et la subordination même des caractères; et n'ayant eu ni *descriptions* ni *méthodes*, ils n'ont pu s'élever à aucune idée générale et philosophique.

Sans doute que les premiers botanistes qui, sous le nom de *jardins*, commencèrent ces descriptions particulières des plantes de chaque pays, continuées ensuite sous le nom de *flores*, ne se doutaient pas qu'il en sortirait un jour les grandes lois de la distribution du règne végétal sur le globe, pas plus que les premiers qui essayèrent, vers la fin du XVI^e siècle, de classer les végétaux d'après les organes de leur fructification (1), ne pouvaient se douter qu'il en sortirait un jour la belle nomenclature de Linnæus, ou la méthode profonde des Jussieu; et néanmoins, c'est en suivant ~~une~~ même route qu'on est parvenu, dans les deux cas, à un résultat semblable.

C'est en ne négligeant aucun détail de *localité* dans les *flores*, qu'on est arrivé à découvrir les lois de la distribution

(1) Gessner, Césalpin, etc.

géographique des plantes, comme c'est en ne négligeant aucun détail *caractéristique* dans la description des espèces, qu'on est arrivé à ces nomenclatures régulières et à ces méthodes savantes qui font aujourd'hui notre admiration.

On peut dire que cet art des *méthodes* et des *descriptions* dont je parle ici, a été par rapport aux sciences qui s'occupent des *êtres naturels* proprement dits, ce qu'a été l'art des *expériences* par rapport aux sciences qui s'occupent des *phénomènes de la nature*. Ces deux arts, création du génie moderne, sont les deux premiers pas qu'ait faits l'esprit humain dans ses destinées nouvelles; les deux progrès primitifs qui ont amené tous les progrès subséquents; les deux premiers ressorts, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui ont mû tous les autres.

M. Desfontaines était revenu de Barbarie, dans les premiers mois de 1786; dès cette année même, il fut nommé à la chaire de botanique du Jardin des plantes. Lemonnier, qui occupait cette chaire depuis 1755, désirait vivement de la lui transmettre.

Mais la nomination dépendait de Buffon, intendant du Jardin du Roi. En cette qualité, Buffon présentait, ou plutôt nommait; car son choix était toujours respecté, comme on pense bien. Or, Buffon, sondé à plusieurs reprises sur ce qu'il ferait dans le cas où M. Lemonnier se démettrait de sa chaire pour son ami, s'était toujours borné à répondre: « Que M. Lemonnier donne sa démission; j'userai des droits de ma place. »

Cette réponse était presque désespérante. Cependant Lemonnier se décide à donner sa démission: Buffon reste impénétrable pendant deux jours, qui furent deux jours d'une

anxiété mortelle pour les deux amis ; enfin, après ces deux jours, M. Desfontaines est nommé de la manière la plus gracieuse ; et néanmoins on regrette, pour le grand naturaliste, que le droit qu'il avait aussi sans doute d'épargner ces deux jours de peine à deux hommes tels que ceux-là, ne lui ait pas paru le plus cher de sa place.

M. Desfontaines ne publia sa *Flore Atlantique* qu'en 1798 ; cette année-là même, il communiqua à l'Académie ses belles observations touchant la structure des plantes *monocotylédones* ; observations dont l'influence a été si étendue, et qui en ont amené tant d'autres.

Jusqu'à M. Desfontaines on n'avait réellement étudié que les arbres *dicotylédones*. Le peu qu'on avait aperçu, et à divers temps, de la tige de quelques *palmiers*, n'avait conduit à aucun résultat. Approfondissant la structure de cette tige, M. Desfontaines conçut le premier cette grande idée que là se trouvait le type d'une organisation nouvelle et commune à tous les végétaux à un seul cotylédon.

Daubenton lui-même, quoique venu en ce point après M. Desfontaines, n'avait guère vu, dans la structure du *palmier*, comparée à celle de nos arbres ordinaires, qu'une circonstance particulière. M. Desfontaines vit seul, dans le fait particulier, le fait général, et dans ce fait général la base de la grande division de tous les végétaux phanérogames en deux classes, fondées non-seulement sur les caractères extérieurs, mais sur la structure interne : donnant ainsi le premier exemple connu en botanique de l'application des recherches anatomiques au perfectionnement des méthodes, et agrandissant, par une même découverte, toutes les routes de la science.

Dès que M. Desfontaines avait été nommé professeur au

Jardin des plantes, il s'était occupé, avec ardeur, de l'enseignement de la botanique; et il a eu le mérite de donner à cet enseignement une forme nouvelle.

Jusqu'à lui, l'anatomie et la physiologie végétales, ou, comme on s'exprimait alors plus communément, la *physique végétale*, comptaient à peine dans un cours de botanique; les recherches profondes de Grew et de Malpighi, les expériences ingénieuses de Hales et de Duhamel étaient négligées.

M. Desfontaines eut l'heureuse idée de mêler les résultats curieux de ces recherches et de ces expériences aux détails arides de la nomenclature; de relever par là ces détails, en les rattachant aux lois physiologiques et anatomiques; d'inspirer enfin du goût pour l'étude des végétaux, par un intérêt puisé dans la nature même de cette étude; et son succès fut immense.

On se pressait en foule à ces leçons pleines de bonhomie, de simplicité, de candeur; sans autre prétention de la part du maître, que l'instruction de ses élèves; sans autre soin pour lui, que de s'oublier et de faire qu'on l'oubliât; tout entier aux autres, jamais à lui; et, dans sa modestie naïve, ne s'apercevant pas que cet oubli de lui-même, si plein de charme, était précisément ce qui lui gagnait d'abord tous ses auditeurs, pour les gagner ensuite à la science.

Pendant plus de quarante ans, près de quinze cents personnes sont venues régulièrement, chaque année, entendre M. Desfontaines au Jardin des plantes. Presque tous ceux qui savent aujourd'hui la botanique en France, la savent ou de lui, ou de botanistes qui ont été ses élèves. Que l'on suppose, pour un moment, toutes ces personnes réunies ici; et l'on se figurera aisément quel éloge résulterait du concert de leur

reconnaissance, et combien, auprès de cet éloge-là, celui-ci paraîtrait froid.

Mais, pour un professeur de botanique, et notamment pour un professeur de botanique au *Muséum d'histoire naturelle*, des leçons ne sont qu'une partie de la tâche importante qui lui est confiée. M. Desfontaines ne quittait le travail de ses leçons que pour celui des herbiers; il ne quittait les herbiers que pour les plantes de l'*École de botanique*; et de cette étude continuelle naissaient à chaque instant des résultats précieux pour la science.

Il a fait connaître ainsi successivement une foule d'espèces nouvelles; il a publié ainsi, en 1804, le *Tableau de l'école de botanique*; de 1807 à 1808, un *Choix de plantes du Colléaire de Tournefort*. Il avait déjà publié, en 1801, la première édition du *Catalogue des plantes du Jardin du Roi*; ouvrage dont la seconde édition est de 1815, la troisième de 1829, et le *Supplément* de 1830, c'est-à-dire, de trois années seulement avant sa mort.

Ce dernier ouvrage surtout pouvait, à bon droit, être regardé comme formant, par ses éditions successives, le véritable complément de ses leçons et de sa tâche de professeur.

Pendant quarante ans, la dénomination des plantes du *Jardin du Roi* a été l'occupation constante de M. Desfontaines; et, certes, il ne fallait rien moins que toute cette continuité de soins pour réussir, comme il l'a fait, à maintenir, au milieu de tant d'espèces diverses, et malgré tant de causes sans cesse renaissantes de désordre et de confusion, l'ordre régulier qu'il y avait établi.

Nos collections sont aujourd'hui les plus riches qu'on ait jamais vues; mais leur prix tient moins encore à leur richesse

même qu'à une savante et lumineuse disposition. Qu'on néglige en effet, un seul moment, ces travaux continuels de nomenclature et de classement; qu'on laisse pénétrer le désordre par un seul point, et bientôt le chaos régnera partout. Un grand naturaliste moderne a souvent dit qu'il ne croyait pas avoir été moins utile à la science, par les collections qu'il avait créées ou mises en ordre, que par tous ses ouvrages; et cependant ce naturaliste était l'auteur du *Règne animal*, des *Mémoires sur les mollusques*, des *Leçons d'anatomie comparée*, et, pour tout dire en un mot, des *Recherches sur les ossements fossiles*.

M. Desfontaines ne cultivait pas seulement la botanique pour elle-même; il a cherché constamment à la rendre utile en l'appliquant à l'agriculture. Le désir d'encourager dans notre pays la culture des arbres étrangers, lui inspira le livre qu'il publia en 1809, sous le titre d'*Histoire des arbres et arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France*.

On ne sait pas assez que la France produit naturellement peu d'arbres et d'arbrisseaux. On oublie trop que les espèces mêmes qui font la base de notre agriculture, la vigne, l'olivier, le pêcher, l'abricotier, le mûrier, le noyer, etc., nous sont venues de l'étranger. On oublie trop surtout combien il serait aisé de multiplier de pareilles conquêtes, et combien encore il en reste à faire.

Mais ce qu'il importe de remarquer ici, c'est que tous ces progrès de l'agriculture se lient d'une manière immédiate aux progrès de la botanique. C'est le désir de connaître des plantes nouvelles qui a excité le goût des voyages; et ce sont des voyageurs, des botanistes, qui nous ont rapporté, au

péril de leur vie, toutes ces espèces qui font aujourd'hui l'ornement ou la richesse de notre pays.

C'est ainsi que nous avons eu, de l'Asie, le cèdre du Liban, le marronnier d'Inde, l'arbre de Judée, les lilas, etc.; de l'Amérique du Nord, tant d'espèces nouvelles de chênes, d'érables, de bouleaux, de pins, de noyers, d'ormes, etc.; et que, à ne compter ici que les espèces utiles, notre sol est sans aucune comparaison beaucoup plus riche aujourd'hui de toutes ces espèces acquises par la science que de ses espèces primitives et naturelles.

Pendant son séjour en Barbarie, M. Desfontaines avait adressé régulièrement à Lemonnier, soit de Tunis, soit d'Alger, une suite de lettres, dans lesquelles il comptait retrouver plus tard les matériaux de la relation de son voyage. Lemonnier, premier médecin de Louis XVI, les communiquait à ce prince, qui se plaisait à les lire. Malheureusement, une partie de ces lettres a été perdue, et nous n'avons que quelques fragments du voyage de M. Desfontaines; mais ces fragments sont pleins d'intérêt, et d'un intérêt qui, de nos jours, s'est accru encore par la conquête d'Alger.

Ceux qui s'occupent des destinées nouvelles de ce pays, ne sauraient trouver nulle part des renseignements plus exacts sur son climat, sur ses productions naturelles, sur ses ressources agricoles ou économiques.

M. Desfontaines avait déjà fait connaître, dans des mémoires particuliers, le *lotos de Libye*, espèce de *jujubier*, arbre dont les *Lotophages*, ancien peuple de la Libye, avaient emprunté leur nom; l'espèce de *chêne à glands doux*, dont les fruits servent de nourriture pendant l'hiver aux peuples du mont Atlas; il avait décrit le *dattier*, arbre dont il n'est

presque aucune partie qui n'ait, pour les Arabes, son utilité : ils se servent de son bois pour faire des poutres, des solives, des instruments de labourage ; ils en mangent les feuilles ; lorsqu'elles sont tendres ; ils en mangent la moelle ; le fruit est, pour eux, un aliment sain, nourrissant, agréable ; ils fabriquent des cordes avec les filaments de la tige des feuilles ; des tapis avec les feuilles séchées ; ils tirent de l'arbre une liqueur blanche, connue sous le nom de lait ; du fruit, une sorte de miel ; de ce même fruit desséché, une sorte de farine, provision ordinaire des voyages de long cours ; enfin, les noyaux, broyés et ramollis dans l'eau, deviennent la nourriture de leurs chameaux et de leurs moutons ; et cet arbre, qui donne plus à lui seul que ne feraient dix espèces toutes utiles, vient presque naturellement et sans culture, quoique la culture l'améliore beaucoup, et croît presque indistinctement partout.

Dans la relation de son voyage, M. Desfontaines fait connaître, d'une manière plus générale, toutes les ressources des deux royaumes de Tunis et d'Alger ; terre fertile où déjà l'on cultivait alors le coton, l'indigo, le tabac ; où croissent le dattier, l'olivier, l'oranger, le grenadier, le figuier, la vigne, etc., toutes les céréales ; terre fameuse par les colonies qu'y établit l'ancienne Rome ; plus fameuse encore pour avoir porté Carthage ; terre dont l'état actuel semble rajeunir, pour nous, les souvenirs et l'histoire ; possession brillante, et qu'il importe de rendre utile.

Indépendamment des ouvrages principaux que je viens d'indiquer, et de son mémoire sur la *structure des monocotylédones*, et de toutes les espèces, de tous les genres nouveaux que lui doit la botanique, M. Desfontaines a enrichi

la partie physiologique de cette science de plusieurs faits curieux.

Il a remarqué, dans les plantes, une sorte de disposition à se faire des habitudes. Une sensitive, transportée dans une voiture, se replia d'abord par l'effet des premiers cahots; et elle se rouvrit ensuite, malgré ces cahots; elle s'y était habituée.

Il n'est pas jusqu'à son dernier travail, publié en 1831, sous le titre d'*Expériences sur la fécondation artificielle des plantes*, qui ne doive être rappelé ici; car aucun autre peut-être ne montre mieux à quel point il portait le scrupule en matière d'opinions scientifiques.

Ainsi, après avoir professé, pendant tant d'années, la théorie de la fécondation sexuelle des plantes, et l'avoir professée, comme il le dit lui-même, *presque sans hésiter*, il avait suffi de quelques objections élevées, ou, plutôt, renouvelées par quelques botanistes modernes, pour remettre toute cette théorie en doute dans son esprit, et pour l'engager aussitôt dans les expériences dont il s'agit, lesquelles confirmèrent d'ailleurs, et par un nouvel exemple, ce que l'on savait déjà par toutes celles de Vaillant, de Linné, de Gleditsch, surtout de Koelreuter, qui, le premier, portant la poussière mâle d'une espèce sur les organes femelles d'une autre espèce, produisit artificiellement de véritables hybrides parmi les plantes, et fournit ainsi une preuve définitive à la théorie de leur fécondation sexuelle.

C'est vers l'époque où M. Desfontaines se livrait à ces dernières expériences qu'il perdit entièrement la vue : mais il conserva toujours toute sa mémoire; et cette mémoire était telle qu'elle lui rappelait d'une manière sûre, et toutes ces

plantes au milieu desquelles il avait vécu, et jusqu'à la place occupée par chacune d'elles. A peine était-il seul que ces plantes se représentaient aussitôt à son esprit, avec leurs formes, leurs rapports, leurs noms; et ces mots: « Je viens de repasser tel ou tel carré de l'École de botanique » étaient, presque toujours, les premiers qu'il adressait alors à ceux de ses amis qui venaient le voir. Il se flattait quelquefois aussi de recouvrer la vue, c'est-à-dire de revenir à ses travaux; et cet espoir concourait encore à lui conserver tout entière l'activité de son esprit.

Quant à l'activité de son âme, elle fut toujours la même: toujours bienveillant, toujours aimant, portant toujours le même intérêt à tout ce qui concernait ses amis, ses confrères, et cette Académie et ce Jardin des plantes qui lui étaient si chers.

Telle a été cette suite de travaux utiles, de recherches ingénieuses, d'études profondes, qui ont rempli la vie de M. Desfontaines.

Il a laissé à la botanique descriptive des ouvrages d'une perfection achevée; à l'anatomie végétale, une découverte d'un ordre éminent.

A la vérité, il s'était moins occupé à rattacher, à subordonner entre elles les familles des plantes par quelque lien général, qu'à bien circonscrire chacune d'elles, qu'à marquer nettement l'ensemble des caractères qui la détermine.

Ces familles, ainsi circonscrites, lui semblaient former comme autant de populations distinctes, mais entre lesquelles le nombre des espèces connues se partageait très-inégalement: les unes ayant un grand nombre de ces espèces; les autres en ayant moins; les autres n'en ayant que quelques-

unes, ou une seule. Pour rendre son idée plus sensible, il comparait cette distribution du règne végétal par groupes inégaux, aux habitations des hommes; se composant ici de grandes villes; là de bourgs, de villages, de hameaux; ailleurs de maisons solitaires et isolées.

Les naturalistes ont essayé d'abord, comme on sait, de ranger les êtres sur une seule ligne; ils ont voulu les répartir ensuite par groupes uniformes; ils les ont considérés, plus tard, comme les anneaux d'une chaîne continue de formes successives et nuancées. La nature, ou du moins ce que nous connaissons de la nature, ne se présente point ainsi.

Et ce qui donne une force singulière à la manière de voir de M. Desfontaines, relativement au règne végétal, c'est que M. Cuvier s'était arrêté, de son côté, à une vue à peu près semblable pour le règne animal: il lui semblait qu'une sorte de *circonvallation* séparait, les unes des autres, les classes de ce règne; que les espèces animales se distribuaient très-inaégalement par populations circonscrites; et qu'en un mot, elles avaient aussi, et leurs êtres isolés, et leurs petits groupes, et leurs grandes masses.

Si, après avoir essayé de faire connaître les travaux de M. Desfontaines, je revenais aux qualités de son âme, qualités qui se sentent plus qu'elles ne s'analysent, j'aurais bien des faits à rappeler encore.

Je rappellerais, d'abord, son amitié si ferme: lorsque le savant et courageux Ramond fut jeté dans les cachots en 1794, époque où l'intérêt pour le malheur fut souvent puni comme un crime, il s'empressa de lui donner des marques de dévouement, et il fut presque le seul ami qui lui en donna.

Je rappellerais qu'étant fort jeune, et dès l'un de ses premiers mémoires, les commissaires de l'Académie proposèrent d'assigner à la plante nouvelle, décrite dans ce mémoire, le nom de *Fontainesia*; genre d'honneur que n'eût pas suggéré seule, sans doute, l'estime pour le travail, sans une estime plus grande encore pour l'auteur.

Je rappellerais ce désir qu'il exprimait, dans les dernières années de sa vie, que, si jamais on faisait son *Éloge*, on n'oubliât pas d'y noter que ce même bourg de Tremblay, qui lui avait donné naissance, avait aussi vu naître un autre académicien, le savant anatomiste Bertin; comme s'il eût craint que, jusque dans cette circonstance, on s'occupât trop de lui seul, et l'on ne songeât pas assez aux autres.

Je rappellerais surtout, et cette simplicité naïve avec laquelle, se présentant à ses auditeurs, il semblait leur dire de ses leçons, comme Montaigne de son livre, *Ce n'est pas icy une doctrine, c'est une étude*; et ce besoin touchant de se confier tout entier à ses amis, de *leur rendre son âme visible* (1), comme la Fontaine; et j'ajouterais enfin que, dans cette âme, il y avait deux choses dont l'accord aura toujours sur les hommes un effet assuré, je veux dire, l'accord d'une indulgente bonhomie et de la vertu.

M. Desfontaines est mort le 16 novembre 1833. Il s'était marié fort tard, et n'avait eu de ce mariage qu'une seule fille. On conçoit combien un cœur, si plein de tendresse, dut aimer cette fille unique; et il l'aima d'autant plus que, privée des soins de sa mère dès sa naissance, en le perdant, elle

(1) Expression de la Fontaine.

perdait tout. Mais il a eu le bonheur de l'unir et de la confier, en mourant, à M. Louiche-Desfontaines, son neveu, que, depuis longtemps, il aimait comme un fils.

Ainsi est mort M. Desfontaines, à l'âge de quatre-vingt-trois ans; ayant exercé, pendant près d'un demi-siècle, sur l'histoire naturelle et sur la plupart de ceux qui l'ont cultivée durant cette époque, une influence reconnue de tous, et de tous respectée: homme qui a prouvé, à l'honneur des hommes, qu'un cœur bienveillant est aussi une force, et que la bonté peut être une puissance.



NOTES.

PAGE II. *Petite vengeance qu'il répéta à chaque nouveau succès qu'il obtint....*

Je tire ce fait de la *Notice*, pleine d'intérêt, de M. de Candolle sur M. Desfontaines.

Voyez *Ann. des sc. nat.*, 2^e série, mars 1834.

P. v. *Les mouvements contractiles des feuilles et des corolles avaient donc été observés et décrits avec soin.....*

Les mouvements que présentent les organes de la fructification avaient été beaucoup moins étudiés; à peine les avait-on reconnus dans l'*épine-vinette*, le *cactus opuntia*, le *cistus helianthemum*, et quelques autres espèces, rassemblées dans une dissertation de Linné, intitulée *les Noces des plantes*.

Cependant, et comme le montre M. Desfontaines, c'est dans ces organes mêmes que l'*irritabilité végétale* se manifeste d'une manière plus marquée et plus générale.

Ici, comme dans les *lis*, les anthères se rapprochent, l'une après l'autre, du style au moment de la fécondation, et s'en éloignent presque aussitôt, ayant répandu leur poussière sur le stigmate; là, comme dans l'*amarillis*, elles tournent sur l'extrémité de leur filet, comme sur un pivot, pour présenter au stigmate le point par où leur poussière s'échappe.

Dans la *fritillaria persica*, les six étamines s'approchent alternativement du style, appliquent immédiatement leurs anthères contre le stigmate; et, la fécondation opérée, elles s'en vont, dans l'ordre où elles s'étaient approchées, reprendre la place qu'elles occupaient.

Ici, ce sont les étamines qui se meuvent; ailleurs, ce sont les pistils. Règle générale, quand les pistils sont plus longs que les étamines, ce sont les pistils qui se meuvent; et quand, au contraire, les étamines sont plus longues que les pistils, ce sont les étamines qui s'abaissent vers les pistils.

T. XVI. *Hist.* 1837.

e

Ainsi, dans les *passiflores*, les pistils s'abaissent ensemble vers les étamines; ils se courbent en arc dans les *nigelles*, etc.

Enfin, dans la *couronne impériale*, dans la *fritillaire méléagre*, tout ce mécanisme change; ce ne sont plus les organes sexuels qui se meuvent, c'est la fleur entière. Cette fleur reste pendante jusqu'à ce que la poussière, sortie des anthères, soit tombée sur le stigmate qui dépasse les étamines en longueur; et, la fécondation opérée, elle se redresse.

Je m'arrête à ces exemples qui montrent les principaux cas du mécanisme curieux et délicat, étudié par M. Desfontaines, et, pour la première fois, décrit, dans son mémoire, sur un grand nombre d'espèces.

P. IX. *Daubenton lui-même, quoique venu en ce point après M. Desfontaines.....*

Je trouve en effet, dans les *Observations* de M. Desfontaines sur les *plantes économiques qui croissent dans les royaumes de Tunis et d'Alger*, *Observations* lues à la séance publique de 1787, ce passage remarquable : « Cette moelle (celle du dattier) est placée dans l'intervalle des fibres qui vont toujours en se serrant du centre à la circonférence, en sens contraire des autres arbres; et elles ne sont pas placées par couches, comme j'ai eu mille fois occasion de l'observer sur des troncs coupés. » Le mémoire de Daubenton sur *l'organisation et l'accroissement du bois* n'est que de 1790.

P. IX. *M. Desfontaines conçut le premier cette grande idée, que là se trouvait le type d'une organisation nouvelle et commune à tous les végétaux à un seul cotylédon.*

La tige des arbres *dicotylédones* se compose de couches concentriques, dont la solidité décroît du centre à la circonférence. C'est tout le contraire dans les *monocotylédones*; la solidité du bois y décroît de la circonférence au centre. La tige d'un arbre *monocotylédone* n'a, d'ailleurs, ni couches concentriques, ni canal central pour la moelle, ni productions médullaires transverses, ni écorce proprement dite. Les fibres ligneuses sont placées sans ordre, les unes à côté des autres; la moelle remplit tous les intervalles de ces fibres; et l'enveloppe extérieure, l'écorce, n'est qu'une ex-

pansion de la base des pétioles des feuilles. Tels sont, réduits à leurs termes précis, les faits constatés par M. Desfontaines.

La question du développement comparé des *dicotylédones* et des *monocotylédones* n'a point été soulevée par lui.

Dans les *dicotylédones*, l'âge des fibres décroît comme leur solidité. En est-il de même dans les *monocotylédones*? Leur développement serait donc inverse de celui des *dicotylédones*. Daubenton l'a cru.

En quoi il a été suivi par la plupart des botanistes, jusqu'à ces derniers temps où M. Mohl s'est attaché à faire prévaloir l'opinion contraire.

Pour M. Desfontaines, il a connu l'opinion de Daubenton; il la cite; et il n'émet pas d'opinion propre.

Toute discussion relative au développement des *monocotylédones* lui est donc, au fond, étrangère. Il s'est borné à comparer la tige développée du *monocotylédone* à celle du *dicotylédone*; il a marqué les différences caractéristiques qui distinguent la structure de ces deux tiges; et il s'est arrêté là; mais, jusque-là, tout ce qu'il a dit est demeuré vrai.

P. xv. *Il a remarqué dans les plantes une sorte de disposition à se faire des habitudes.....*

Cette disposition des plantes à se faire des habitudes a été étudiée avec le plus grand soin, comme chacun sait, par M. de Candolle, dans ses belles expériences touchant l'*influence de la lumière sur quelques végétaux*. (Mém. des Sav. étr. t. I.)

M. de Candolle est parvenu, en substituant *artificiellement* le jour à la nuit et la nuit au jour, à *désaccoutumer*, si je puis ainsi dire, certaines plantes, et à changer l'heure de leur *sommeil*, comme celle de leur *réveil*. Une *belle-de-nuit*, soumise, pendant trois jours, à une lumière artificielle pendant la nuit et à l'obscurité pendant le jour, finit, après des variations sans règle apparente pendant les premières vingt-quatre heures, par fleurir le matin, et par se fermer le soir.

P. xv. *Lesquelles confirmèrent d'ailleurs, et par un nouvel exemple....*

Un pied de *cucurbita pepo* fut exactement dépouillé de toutes ses fleurs mâles à mesure qu'elles parurent; on ne laissa que les fleurs femelles;

e.

et, le moment de la fécondation venu, on porta directement, sur deux de ces fleurs femelles, la poussière de fleurs mâles, venues d'ailleurs : ces deux fleurs femelles seules donnèrent leur fruit; toutes les autres avortèrent.

P. xvij. *Si, après avoir essayé de faire connaître les travaux de M. Desfontaines, je revenais aux qualités de son âme*

Une lettre (1) de M. Desfontaines, encore jeune, présente sous un nouveau jour plusieurs *qualités de cette âme*, si naturellement ouverte à toutes les émotions douces et vertueuses. Dans cette lettre, écrite le 10 septembre 1779, M. Desfontaines annonce la mort de J. J. Rousseau à feu M. Savary, auteur de l'ouvrage si connu sous le titre de *Lettres sur l'Égypte*.

« J'ai, dit M. Desfontaines à son ami, une nouvelle bien affligeante à
« t'annoncer, celle de la mort de J. J. Rousseau. Quelle perte irréparable pour
« l'humanité!..... Je puis t'assurer que la mort de mes plus proches parents
« ne m'aurait pas aussi vivement affecté que celle de cet homme unique.....
« J'aimais Rousseau avec passion, à cause de ses talents sublimes, et encore
« plus pour sa droiture et son désintéressement..... Je connaissais un peu
« Rousseau; je l'avais intéressé; j'espérais pouvoir le connaître particuliè-
« rement; il m'abordait volontiers; son extérieur m'avait enchanté; avec
« le temps j'aurais pu devenir son ami..... »

P. xvij. *Dès l'un de ses premiers mémoires, les commissaires de l'Académie proposèrent de donner à la plante décrite dans ce mémoire le nom de FONTAINESIA*

Ces commissaires étaient Fougeroux et Adanson. Le mémoire était intitulé : *Sur un nouveau genre de plante corymbifère, de la famille des composées.*

(1) Cette lettre m'est communiquée par notre confrère M. Savary.

LISTE DES OUVRAGES DE M. DESFONTAINES.

Cours de Botanique élémentaire et de Physique végétale professé au Muséum d'Histoire naturelle (de juin à nov. 1795). Décade philosophique, vol. V, VI et VII. 1796.

Mém. sur l'organisation des monocotylédones ou plantes à une feuille séminale. Mém. de l'Inst. (1^{re} classe), vol. I. 1798.

Mém. sur l'irritabilité des organes sexuels d'un grand nombre de plantes. Mém. de l'Acad. des sc. (1787).

Quelques observations et expériences sur la fécondation des plantes. Nouv. Ann. du Mus., vol. I. 1832.

FLORA ATLANTICA, sive historia plantarum quæ in Atlante, agro Tunetano et Algeriensi crescunt, 4 vol. in-4^o (260 tab.) Parisiis, 1798 et 1799.

Histoire des Arbres et Arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la FRANCE, 2 vol. in-8^o. Paris, 1808.

Choix de plantes du Corollaire de TOURNEFORT, publiées d'après son herbier et gravées sur les dessins d'AUBRIET, 1 vol. in-4^o. Paris, 1808.

Plantes rares qui ont fleuri en l'an X dans le jardin et dans les serres du Muséum. Ann. du Mus., vol. I et II. 1802 à 1803.

Catalogus plantarum horti regii Parisiensis, cum annotationibus de plantis novis aut minus cognitis. Edit. prima. Parisiis, 1801. Edit. sec., 1806. Edit. ter., 1829, et Supp. 1830.

Observations sur les plantes économiques qui croissent dans les royaumes de Tunis et d'Alger. Lues à l'Acad. des sc. Paris, 1787. — Nouv. Ann. des Voyages, 2^e série, vol. I. 1830.

Mémoire sur quelques espèces nouvelles d'Oiseaux des côtes de Barbarie. Mém. de l'Acad. des sc. (1787).

- Mémoire sur un nouveau genre d'arbre : Ailanthus glandulosa* (Ailanthé glanduleux). Mém. de l'Acad. des sc. Paris, 1786.
- Recherches sur un arbrisseau, connu des anciens sous le nom de Lotos de Libye*. Mém. de l'Acad. des sc. 1788.
- Mémoire sur la culture et les usages économiques du Dattier* (Palmier Dattier). Journ. de phys. 1788, et Mém. de l'Inst. (1^{re} cl.), vol. V. 1805.
- Mémoire sur le Chêne Ballote ou à glands doux du mont Atlas*. Mém. Acad. des sc. 1790.
- Sur le genre Balsamita, et description de quatre espèces de ce genre*. Actes de la Soc. d'hist. nat. Paris, in-f^o, 1792.
- Description de l'Ebenus pinnata*. Actes id. 1792.
- Description du Fumaria corymbosa*. Actes id. 1792.
- Description de l'Anthrinum marginatum*. Actes id. 1792.
- Description du Crepis virgata et coronopifolia*. Actes id. 1792.
- Description de l'Attractylis gummifera*. Actes id. 1792.
- Mémoire sur le genre Anthistiria*. Journ. phys., vol. XL. 1792.
- Description d'un nouveau genre de plantes* (Spaendoncea.) Décade philos., vol. VII. 1796.
- Description du genre Tithonia* (T. tagetiflora.). Ann. du Mus. d'hist. nat., vol. I. 1802.
- Description d'une nouvelle espèce de Scorsonère* (Scorzonera aspera). Id. vol. I. 1802.
- Description d'une nouvelle espèce d'OEillet* (Dianthus spinosus). Id. vol. I. 1802.
- Description d'une nouvelle espèce de Papayer* (Carica monoica). Id. vol. I. 1802.
- Description d'une nouvelle espèce de Soude* (Salsola radiata). Id. vol. II. 1803.
- Mémoire sur le Jalap* (Convolvulus jalapa). Id. vol. II. 1803.
- Description du Geranium hirtum*. Id. vol. II. 1803.
- Description d'une nouvelle espèce de Laiteron*. (Sonchus divaricatus). Id. vol. II. 1803.
- Observations sur le Rheum Ribes*. Id. vol. II. 1803.

- Observations sur le Thé.* Id. vol. IV. 1804.
- Observations sur le genre Royena. Description d'une nouvelle espèce de Diospyros (D. lycioides).* Id. vol. VI. 1805.
- Observations sur l'Érable à fruit cotonneux, et l'Érable à fleurs rouges (Acer eriocarpum, MICH.; Acer rubrum, LINN.).* Id. vol. VII. 1806.
- Mémoire sur le genre Convallaria.* Id. vol. IX. 1807.
- Description d'un nouveau genre de Labiées (Pogostemon).* Mém. du Mus., vol. II. 1815.
- Note sur les Cierges. Description d'une nouvelle espèce qui a fleuri cette année (1817) au Jardin du Roi (Cactus speciosissimus).* Id. vol. III. 1817.
- Description d'un nouveau genre de plantes (Glossotemon).* Id. vol. III. 1817.
- Description du genre Diplolæna.* Id. vol. III. 1817.
- Description d'un nouveau genre de plantes de la famille des COMPOSÉES (Chardinia).* Id. vol. III. 1817.
- Description d'un nouveau genre de la famille des EUPHORBIACÉES. (Ricinoscarpos.)* Id. vol. III. 1817.
- Description d'un nouveau genre de COMPOSÉES : Gymnarrhena.* Id. vol. IV. 1818.
- Description d'un nouveau genre de la famille des RUBIACÉES : Ancyланthos.* Id. vol. IV. 1818.
- Description d'un nouveau genre de la famille des TÉRÉBINTHACÉES : Hétérodendron.* Id. vol. IV. 1818.
- Description de quatre nouveaux genres de plantes : Mezonevron, Heterostemon, Ledocarpon et Micranthea.* Id. vol. IV. 1818.
- Description de trois nouveaux genres de plantes : Diplophractum, Stylobasium et Chamelaucium.* Id. vol. V. 1819.
- Description d'une nouvelle espèce d'Échites (E. longiflora).* Id. vol. V. 1819.
- Description de quatre nouveaux genres de plantes : Polyphragmon, Asteranthos, Amaiova et Gyrostemon.* Id. vol. VI. 1820. — *Add.*, vol. VIII. 1822.
- Observations sur le genre Copaifera.* Id. vol. VII. 1821.

XI LISTE DES OUVRAGES DE M. DESFONTAINES.

Description d'un nouveau genre de plantes : Condylocarpon. Id. vol. VIII. 1822.

Observations sur les genres Leucas et Phlomis. Id. vol. XI. 1824.

Description d'une nouvelle espèce de Clavija (C. lancifolia), accompagnée de quelques considérations sur les caractères et les affinités de ce genre et des genres voisins. Id. vol. VII. 1832.

Fragment d'un voyage dans les royaumes de Tunis et d'Alger, et dans les montagnes de l'Atlas (en 1783). Nouv. Ann. des voyages, 2^e série, vol. XVI. 1830.

Relation d'un voyage d'Alger à Tremessen. Id. vol. XVI. 1830.

Lettre à M. Lemonnier, sur un voyage de Tunis à Spaitla, par Kerwouan et Cafsa (Tunis, avril 1784). Id. vol. XVII. 1830.

Journal d'un voyage d'Alger à Constantine. Id. vol. XVII. 1830.

Voyage le long de la côte, depuis Tunis jusqu'à Sfax sur les bords de la petite Syrte. Id. vol. XVII. 1830.

INAUGURATION DU BUSTE

DE

RENÉ LOUCHE-DESFONTAINES

Membre de l'Académie des Sciences,

A TREMBLAY, Ille-et-Vilaine,

le dimanche 3 octobre 1937.

DISCOURS DE M. AUGUSTE CHEVALIER

Membre de l'Académie des Sciences.

MONSIEUR LE MINISTRE ⁽¹⁾,

MONSIEUR LE MAIRE,

MESDAMES,

MESSIEURS,

C'est un très grand honneur pour moi d'être aujourd'hui le porte-parole de l'Académie des Sciences et du Muséum national d'Histoire naturelle en cette cérémonie qui a pour but d'honorer la mémoire d'un de vos plus glorieux compatriotes, d'un des savants qui ont le mieux servi, et cela avec le plus pur désintéressement, la science, la grande patrie, et qui font le plus d'honneur à la petite patrie natale: la commune de Tremblay et le pays d'Antrain.

(¹) M. Gasnier-Duparc, ancien Ministre de la Marine.

J'en suis doublement fier : vous fêtez la mémoire d'un savant qui consacra sa vie à servir une cause qui m'est particulièrement chère : l'étude de la flore et l'exploitation végétale des pays d'outremer, tâche à laquelle je me suis donné moi-même tout entier. Enfin Desfontaines est né sur un terroir qui est presque le mien. La Basse-Normandie et votre canton se touchent ; s'il est vrai que la nature agit sur les hommes, le Bocage normand et l'Antrainois faisant partie du même « pays » nous devons avoir des affinités de caractère. Nous sommes nés sur les mêmes formations géologiques. Nos forêts et nos landes portent la même flore, nous possédons le même climat biologique. Nous avons la même origine ethnique. Nous sommes des celtes croisés de normands.

*

* *

N'est-il pas profondément réconfortant, au moment où dans tous les pays les forces matérielles et les appétits égoïstes prennent un développement désordonné, ébranlent notre vieille civilisation et tendent à se substituer aux forces spirituelles et culturelles qui ont tiré l'homme occidental des ténèbres de la barbarie dans laquelle vivaient nos lointains ancêtres, il est réconfortant, dis-je, de voir une grande partie de la population de cette jolie bourgade bretonne rassemblée ici pour commémorer le souvenir d'un de ses fils illustres, d'un de ces savants, qui précisément servirent de toute leur âme ce domaine des forces spirituelles et dont l'œuvre, après plus d'un siècle, survit encore pleine de simplicité et d'harmonie et nous rappelle ces phares constamment allumés qui guident le navigateur, aussi bien par les temps calmes que lorsque déferlent les bourrasques.

La France est si riche en célébrités variées : savants, écrivains, artistes, explorateurs, inventeurs, grands capitaines et hardis marins, qu'il n'est guère de petite ville de notre territoire qui n'ait donné le jour à quelque homme illustre dont l'histoire conserve le nom.

Tremblay toutefois, modeste commune de 2 000 habitants, dépasse la mesure. Au XVIII^e siècle, à moins de 40 années d'intervalle la paroisse de Tremblay vit naître deux grands savants : d'abord Bertin (Exupère-Joseph), célèbre anatomiste et médecin estimé qui fut à l'Académie royale des Sciences le confrère de Buffon et dont l'éloge fut prononcé après sa mort par Condorcet. Atteint d'une grave maladie, il dut à partir de 1750 quitter Paris pour se retirer dans un petit coin de ce département, à Gahard près de Rennes ; il y mourut en 1781.

Sa réputation était si grande, disent les chroniqueurs du temps, que de tous les points de la Bretagne on venait le consulter et lui demander la guérison de maladies inconnues.

Le savant que nous fêtons aujourd'hui, exprimait le désir, d'après Flourens, que si jamais on faisait son éloge, on n'oubliât pas de parler de Bertin, « comme s'il eut craint qu'on s'occupât trop de lui et qu'on ne songeât pas assez aux autres ». J'ai donc tenu, au début de cette allocution, à remplir le vœu de Desfontaines. Je me propose de vous entretenir de la vie et de l'œuvre du savant dont le buste se dresse devant nous et je vais essayer de vous montrer pourquoi son nom a survécu et survivra toujours dans les annales de la science française.

René Louche-Desfontaines, que certains de ses contemporains surnommèrent l'Homère de la Botanique, naquit le 14 février 1750 au village des Fossés ⁽¹⁾ dans une vieille maison que nous avons retrouvée. Issu des profondeurs paysannes de ce petit « pays », tout le rattachait au peuple ⁽²⁾. Son père René-Jean Louche, sieur des Fontaines et sa mère Yvonne Boulmerson (on l'appelait familière-

⁽¹⁾ C'est bien au hameau des Fossés qu'est né René Desfontaines. La maison du bourg sur laquelle a été apposée une plaque de marbre est celle où vécut sa sœur Marie après la Révolution ; elle appartenait aussi aux Louche depuis longtemps.

⁽²⁾ Le nom de Louche est probablement d'origine normande. C'est le mot Ludwig (Louis).

ment la Boulmer ou la Boulémy) étaient des cultivateurs aisés, propriétaires d'une terre qu'ils faisaient valoir. Le père était en outre maître-fileur, c'est-à-dire qu'il donnait en hiver de la filasse de chanvre aux fileuses du pays pour filer à la tâche. A cette époque tout le linge utilisé dans les ménages, les trousseaux, la plupart des vêtements, se confectionnaient avec de la toile de chanvre que l'on fabriquait sur place avec le chanvre cultivé sur toutes les fermes. Cette petite industrie familiale procurait une certaine aisance au père Desfontaines, mais ce n'était ni un noble, ni même un bourgeois. Il payait 26 livres de capitation non compris les dîmes et autres taxes, ce qui était beaucoup pour un pays qui ne vendait rien. C'était un notable d'un grand bon sens, comme la plupart des cultivateurs de ces régions de Basse-Bretagne. Il était marguillier de la paroisse; en 1748, d'après les registres paroissiens, René-Jean était en outre un des receveurs de fouages, c'est-à-dire un des collecteurs d'impôts de Tremblay. La mère de René, la Boulmer, était excellente femme d'intérieur et personne pieuse. Sa fille Marie Desfontaines, surnommée M^{lle} Marie des Gontières, sœur du botaniste, hérita de ses vertus. L'Abbé Forget nous rapporte que pendant la Révolution, elle fut la providence du pays, cachant les prêtres non assermentés, secourant les pauvres. Souvent menacée, suspecte aux Bleus, jamais on n'osa l'arrêter à cause de sa charité. Plus tard encore, jusqu'à l'année 1843, date de sa mort, elle consacra ses modestes revenus à secourir les malheureux. Il y a peu d'années encore, on avait gardé son souvenir et on parlait d'elle avec vénération.

Vers la septième année, on mit le jeune René à l'école du bourg dirigée par Pierre Roullier, en même temps écrivain public, horloger et greffier de la paroisse. Ce maître d'école, infatué de sa personne et peu estimé, d'après les informateurs de l'abbé Forget, ne sut pas diriger l'enfant qu'on lui confiait. Soit que René eût dérangé les rouages d'une horloge, soit qu'il lui eût joué quelque tour d'espièglerie, il s'attirait les reproches de son mentor qui se plaisait à dire: «c'est un petit vaurien qui ne fera jamais rien!»

Il alla même jusqu'à le dénoncer à son père comme faisant fréquemment l'école buissonnière, et passant les haies des vergers pour aller voler les pommes. Il faut convenir que pour un futur naturaliste, il était plus tentant, au lieu d'entendre les remontrances du maître d'école, d'aller garder les moutons avec les petits campagnards illettrés et de flâner à travers les landes du pays, cinq ou six fois plus étendues que de nos jours et peuplées au printemps de belles fleurs, de nids d'oiseaux, d'insectes curieux.

Le père se fâcha; il menaça de faire engager le jeune René comme mousse dans la marine, afin de le dresser. Sur les exhortations de la Boulmer, et peut-être aussi de l'Abbé Gilles, ami de la famille, qui l'avait baptisé, on décida de le faire entrer au Collège de Rennes. L'enfant pouvait avoir 12 ou 14 ans. C'était vers 1762-1764. Le Collège de Rennes qui préparait à la vie ecclésiastique une grande partie des prêtres de la région, et qui formait aussi des jeunes laïcs destinés à devenir des médecins ou des magistrats, était célèbre dans toute la Bretagne. La vieille maison d'éducation, située sur l'emplacement du lycée actuel, avait été fondée en 1536; elle avait été dirigée par les Jésuites de 1606 à 1762. A l'époque où Desfontaines y faisait ses études elle se trouvait dans une de ses périodes les plus critiques. Le Parlement de Bretagne était entré en lutte avec les Jésuites qui avaient été expulsés de leur établissement en 1762. Le Collège dont la direction appartenait en théorie à la ville et à ses échevins ne put maintenir son antique splendeur. Le 23 juin 1762, la Cour ordonne que le Collège sera pourvu d'un principal et de professeurs, les uns religieux, les autres laïcs, choisis après examens passés devant les Facultés de Droit. C'est d'ailleurs une lutte sourde entre le Parlement et le corps de ville; l'issue fut du reste favorable aux magistrats, et la ville fut dépossédée d'une partie de ses prérogatives.

Nous sommes parfaitement renseignés sur les programmes scolaires du Collège, à l'époque où René Desfontaines y fit ses études, grâce à un intéressant travail de Mademoiselle G. Durtelle de Saint-

Sauveur, publié en 1918. Il n'existait pas d'internat, les élèves devaient loger en ville, soit chez des parents, soit dans un pensionnat de collégiens. Le collège comprenait 500 ou 600 élèves; certaines classes en avaient une centaine, mais les sujets d'élite étaient vite remarqués et c'est à eux que s'attachaient surtout les maîtres. L'enseignement ne subit pas, semble-t-il, une réforme profonde au départ des Jésuites, le latin et le grec continuèrent d'être les principaux sujets d'étude; pour les actes et exercices de philosophie — excepté pour les exercices de mathématiques et de physique expérimentale — on usa de la langue latine. Comme avant 1762, les sciences ne furent enseignées qu'en philosophie. On fit plus d'histoire et une part plus grande fut faite au français. L'enseignement fut aussi moins dogmatique. L'esprit cartésien et celui de l'Encyclopédie (dont les premiers volumes venaient de paraître) commençaient à souffler en Bretagne. La culture générale au fond en profita, et le jeune René bénéficia de ces réformes. Dès le début de ses études, il eut de bonnes notes; il fut classé dans l'élite. A la première année, dit Flourens, il remporta plusieurs prix et « tout étonné de son succès, il en instruisit son père, en lui recommandant surtout d'en faire part à son ancien maître d'école et de ne pas oublier de lui rappeler la prédiction qu'il ne serait bon à rien. »

De succès en succès Desfontaines arriva à la fin de ses études au Collège. On sait qu'il eut comme condisciples quelques bretons éminents: Félix Bigot de Premeneu, né à Rennes en 1747, qui devint avocat au Parlement, puis député de Paris à l'Assemblée législative et plus tard coopéra à la rédaction du code civil; Guinguéné, né à Rennes en 1748, linguiste et historien renommé qui fut chargé par la Convention de la réorganisation des écoles; enfin Claude Savary, né à Vitré en 1749, célèbre orientaliste, un des fondateurs de l'égyptologie. Il fut l'ami intime et le confident de René.

Nous avons eu la bonne fortune de trouver dans les Archives de l'Académie des Sciences une lettre de Desfontaines, écrite le 10 septembre 1779, à son ami Savary, au sujet des hommes dont les écrits

bouleversaient les anciennes idéologies et étaient lus à cette époque, même dans les séminaires.

« J'ai une nouvelle bien affligeante à t'annoncer, écrit René, celle de la mort de J. J. Rousseau. Quelle perte irréparable pour l'humanité!... Je connaissais un peu M. Rousseau, je l'avois intéressé..., j'aurois pu devenir son ami. Tout cela me fait verser des larmes lorsque je pense qu'il n'existe plus. Rousseau est de tous les hommes celui qui avoit su le mieux trouver la route du cœur pour y faire entrer la vérité. Tu te souviens sans doute encore du plaisir que nous goûtions en lisant ses divins écrits, dignes d'être médités à jamais! »

Puis parlant de l'Académie française qui propose un prix pour un éloge de M. de Voltaire, il blâme la Sorbonne de vouloir s'opposer à cet éloge. « M. de Voltaire, ajoute-t-il, jouira éternellement de la réputation due à son génie, tandis qu'il ne faudra que quelques siècles pour faire rentrer la Sorbonne (il s'agit de la vieille Sorbonne d'avant la Révolution) dans le néant d'où elle est sortie! »

Ces extraits naïfs montrent la pensée philosophique de Desfontaines à sa sortie du Collège de Rennes. C'était déjà un esprit libre et indépendant.

C'est dans ce vieux Collège de Rennes que notre futur savant, tout en se nourrissant des écrits des penseurs de son temps, acquit cette formation de l'esprit, du cœur et du goût, cet esprit positif qui sont l'apanage des bonnes études classiques. En outre les Professeurs virent que René n'avait pas de vocation religieuse. Leur rôle était non seulement d'enseigner, mais aussi de déceler les goûts et les aptitudes, de surveiller les curiosités qui dorment, de stimuler l'effort, d'apprendre à choisir un but et à se diriger vers lui. Ce furent leurs conseils, joints peut-être au souvenir de Bertin, qui l'orientèrent vers la médecine.

En 1773, âgé de 23 ans, Desfontaines arrive à Paris. A cet âge déjà beaucoup d'étudiants achèvent leurs études médicales. Ce n'est pas une raison pour qu'il se presse. Il travaille à sa fantaisie. Peu pas-

sionné pour la médecine, il prendra ses grades, mais il ne se confine pas dans ses études. Au Jardin Royal du quartier Saint Victor, le Jardin des plantes fondé par Louis XIII en 1636, on donne un enseignement scientifique complémentaire de la Médecine beaucoup plus sérieux qui attire quantités d'auditeurs : Buffon et Daubenton pour la zoologie, Vicq d'Azyr pour l'anatomie, les Jussieu pour la botanique y ont une grande célébrité. Notre jeune Breton vient y suivre les cours de Vicq d'Azyr pour lesquels il se passionne, mais bientôt il se sent encore davantage attiré vers la botanique. A ses loisirs il parcourt les plates-bandes de l'École botanique. Bientôt il se présente à Laurent de Jussieu et au chef jardinier du jardin, André Thouin, qui fut plus tard professeur de culture et membre de l'Institut; ils ne sont guère plus âgés que lui. Dès les premières rencontres Laurent de Jussieu constate qu'il a affaire à un sujet exceptionnel qui marquera sa place dans la science. Il l'engage à aller voir M. Lemonnier, professeur de botanique au Jardin des plantes, mais qui n'y vient presque jamais.

Louis-Guillaume Lemonnier (1717-1799), qui fut le protecteur de Desfontaines et le fit arriver très jeune aux postes les plus élevés de la science, descendait d'une famille originaire du Bocage normand, pays voisin de l'Antrainois. C'est peut-être cette communauté d'origine qui contribua à les attirer l'un vers l'autre. Lemonnier avait eu lui-même une carrière des plus brillantes, et il s'était élevé avec rapidité aux situations les plus enviées.

Médecin en chef aux armées, médecin ordinaire du roi Louis XV puis de son successeur, botaniste amateur, il avait su gagner la confiance du souverain et lui inspirer le goût des belles plantes. C'est ainsi qu'on lui confia le soin de créer le jardin de Trianon. Il exerça bientôt une influence considérable à la cour de Versailles auprès de Louis XV d'abord, puis de Louis XVI, de la Reine, des princesses, des favorites.

« Sa pratique de la Médecine, a écrit Cuvier, tenait plus de la prudence que de la hardiesse; il prenait rarement un parti décisif et

cherchait à observer la nature plutôt qu'à la maîtriser; il ordonnait peu de remèdes, mais ce qui valait mieux que des remèdes c'était l'intérêt qu'il portait à ses malades, l'attention qu'il prenait et surtout l'art qu'il avait de se pénétrer des causes morales de leurs souffrances, art d'autant plus précieux dans le milieu où il vivait que la plupart des maux de cour ont leur source dans les affections de l'âme».

Lemonnier se fit aussi le consolateur particulier d'une charmante femme de la cour, Marie-Louise de Rohan Soubise, Comtesse de Marsan. Elle avait acheté en 1759 le château de Montreuil qu'elle aménagea en jardin botanique et elle invita Lemonnier à venir partager sa demeure. Ce fût, pense Cuvier, un amour tout platonique. En 1773, sur les conseils de son amie, Lemonnier se maria et en 1776 il devint acquéreur du château de Montreuil qu'on appelait «la maison des Italiens» (parce que les chantres italiens de Louis XIV y avaient habité). C'est à cette époque que Desfontaines le connut. Un tel milieu avait de quoi enthousiasmer notre étudiant en médecine: la propriété était devenue un paradis terrestre: le parc, les jardins et les serres étaient remplis de plantes rares. Le caractère et la science du jeune breton plurent beaucoup au vieux médecin de souche normande. Il l'encouragea, ne lui ménagea pas les conseils, développa son goût pour la botanique et l'invita à venir souvent à Montreuil. C'était un délassement pour cet homme cultivé, en sortant de l'atmosphère plus ou moins frelatée des palais royaux de pouvoir s'entretenir d'une science qu'il aimait avec un jeune homme enthousiaste de science, ayant gardé toute la fraîcheur de pensée de sa province natale.

En 1779, Desfontaines écrit à Savary:

«Je suis très aimé de M. Lemonnier, premier médecin ordinaire du Roy. C'est un excellent homme qui a des mœurs pures et honnêtes au milieu de la cour, un cœur droit, sensible et bienfaisant; avec toutes ces qualités, chose singulière, il jouit du plus grand crédit. J'ai été plusieurs fois à sa maison de campagne où il possède un jardin de botanique composé d'arbres les plus rares et les plus beaux. M. Lemonnier a déjà fait beaucoup de démarches pour moi, si ses

bons soins continuent, je ne puis manquer de réussir, et je pourrai ainsi rendre des services.»

Les bons soins de M. Lemonnier continuèrent, et René Desfontaines, en effet, réussit.

Dès 1779 Lemonnier présentait à l'Académie des Sciences une note de botanique de son jeune protégé, note de peu d'intérêt, oubliée aujourd'hui. Il l'exhortait à persévérer dans ses recherches.

Desfontaines n'était pas encore Docteur en médecine. Il fallait en finir. En 1781, il n'était encore que bachelier de la Faculté de Paris, mais il avait le titre de Docteur médecin de Reims. A cette époque il existait à Reims une école de médecine qui délivrait les diplômes avec bien plus de facilités que la Faculté de Paris. Beaucoup d'étudiants de la capitale redoutant de ne pouvoir atteindre au doctorat allaient se faire recevoir médecins à Reims. Après avoir reçu le diplôme beaucoup d'étudiants continuaient du reste leurs études à Paris afin d'arriver à ce doctorat plus honorifique. C'est ce que fit Desfontaines.

Le 2 septembre 1782 le bachelier Desfontaines se voit conférer la licence en médecine par le chancelier de Notre Dame. Il se présente à l'acte de Vespérie le 14 octobre 1782, et il reçoit le bonnet doctoral le 17 octobre de la même année.

Après sa soutenance Desfontaines vint encore pendant quelques mois à la Faculté de médecine pour y diriger des dissertations ou des soutenances ainsi qu'en témoignent les comptes-rendus de vacations que nous avons trouvés dans les Archives de la Faculté de Paris. A partir de ce moment il ne sera plus guère question de médecine dans son existence. Il va pouvoir se consacrer tout entier à l'histoire naturelle.

Grâce à la confiance qu'il inspirait au Roi et à l'Académie des Sciences, Lemonnier avait déjà fait donner des missions à une foule de naturalistes-voyageurs pour aller découvrir des plantes nouvelles à travers le monde: Simon et André Michaux étaient allés en Perse, Aublet à Cayenne, Piraud sur les bords de l'Euphrate, Poivre et Son-

nerat aux Indes et dans le pays des épices. Il proposa à son ami Desfontaines une mission analogue, lui laissant le choix entre le Liban et la Barbarie. Desfontaines opta pour ce dernier pays, mais son protecteur voulut lui donner préalablement un témoignage de son amitié et de sa confiance. Il lui conseilla de poser sa candidature avant son départ à un poste d'adjoint botaniste à l'Académie royale des Sciences. L'élection eut lieu le 2 mars 1783. Son concurrent l'Abbé Tessier avait 9 ans de plus que lui. Ils obtinrent le même nombre de voix. Tessier fut proclamé élu à la faveur de l'âge; Lemonnier ne se tint pas pour battu; il obtint du roi qu'un poste d'adjoint botaniste surnuméraire soit créé à l'Académie, et le titulaire fut Desfontaines.

Il ne reste plus à notre botaniste qu'à aller s'embarquer pour les États barbaresques. Desfontaines qui a constamment de bons atouts dans son jeu connaît précisément le consul de France à Alger, M. de Kersey, qui facilitera beaucoup ces voyages dans l'intérieur jusqu'à l'Atlas et aux confins du désert. Toutefois au dernier moment il décide de se rendre d'abord à Tunis. La Tunisie est en effet beaucoup plus civilisée, beaucoup plus abordable que les républiques gouvernées par le dey d'Alger. Poiret qui fut quelque temps son compagnon de voyage nous dit les difficultés que l'on rencontrait:

« Pour voyager dans ces contrées barbares, dit-il, il faut oublier l'Europe... Il ne faut pas s'imaginer traverser des grandes routes, des chemins battus et ombragés, des lieux de repos et de délassement. Il faut chercher son chemin à travers des broussailles, d'épaisses forêts, des rochers escarpés, des sables brûlants, tantôt arrêté par une rivière qu'il faut passer à gué, par un lac qu'il faut contourner, par des marais; il faut traverser des déserts, parfois mourant de soif, sans trouver de source pour se désaltérer. Enfin le soir, il faut choisir un terrain abrité pour y dresser sa tente, il faut desseller les chevaux, débagager les mules, couper du bois, allumer des feux et prendre tous « les moyens qu'indique la prudence pour se mettre à l'abri des bêtes féroces et des voleurs »

Il fallait aussi s'adapter aux mœurs du pays, fermer les yeux sur

l'intolérance religieuse farouche des Musulmans de ce temps là, supporter parfois des injures et des menaces.

« Tout étranger se rendant à Tunis ou dans tout autre lieu de la Barbarie, écrit Desfontaines à Lemonnier, doit se conformer aux usages du pays... Il faut aussi éviter de parler de la religion; le bien que l'on pourrait dire paraîtrait suspect, et si l'on en parlait mal, on s'exposerait. L'on doit pareillement user de la plus grande retenue avec les femmes. »

A toutes ces difficultés Desfontaines sût admirablement se plier. Bien mieux, il sut se concilier partout les sympathies des grands chefs turcs ou arabes. A Lemonnier, il écrivait parlant du bey de Tunis: « Les témoignages de bienveillance que j'ai reçus de lui pendant mon séjour ne s'effaceront jamais de mon souvenir. C'est à ses bontés que je dois toutes les facilités dont j'ai joui pendant le cours de mes voyages. Il ne m'a jamais refusé aucune des grâces que je lui ai demandées et souvent même il est allé au-delà de mes désirs. »

Mais le bey et les deys n'étaient pas toujours là; il fallait frôler constamment des dangers, risquer sa vie; il fallait aussi éviter la peste qui sévissait dans le pays.

Le 16 août 1783, il s'embarquait donc à Marseille et le 25 il débarquait dans le port de Tunis. Il resta environ deux années sur la terre d'Afrique, mais comme il dut perdre beaucoup de temps dans les villes et dans les ports pour organiser ses voyages, ses pérégrinations ne prirent au total qu'une quinzaine de mois. Desfontaines n'a laissé aucune relation de ses voyages, mais pendant son exploration, il écrivit plusieurs lettres à Lemonnier lui rendant compte de ses travaux. Quatre de ces lettres ont été conservées et publiées et permettent de suivre ses explorations les plus importantes. Il pénétra jusqu'au cœur du pays et aux confins du Sahara, visita Gafsa, le Djerid, l'oasis de Tozeur. En Algérie, il visita le pays de Bône et La Calle; il se rendit d'Alger à Constantine, puis d'Alger à Tlemcen et jusqu'aux confins du Maroc. Il gravit les principaux contreforts de l'Atlas aborda les Hauts Plateaux et la région des Chotts. Pour la plupart de ces

voyages il se joignit aux caravanes du bey de Tunis chargées de lever l'impôt chez les Arabes dans le Sud et en Algérie aux expéditions des deys allant guerroyer contre les tribus insoumises.

On conçoit combien de telles expéditions comportaient de difficultés et de dangers. Ses connaissances en médecine et le titre de médecin du bey qui lui fut donné peu de temps après son débarquement lui servirent beaucoup au cours de ses déplacements. Néanmoins il ne fut pas maître de ses mouvements; il dut se plier constamment aux circonstances; il le fit toujours avec prudence et habileté. Il était toujours armé en guerre à la manière des Arabes: une grosse ceinture de cuir garnie de bonnes cartouches, une paire de pistolets, une espèce de poignard, un sabre et un fusil, telle était à peu près l'armure. Drôle d'accoutrement pour faire de la botanique et recueillir des insectes!

A tous les dangers René Desfontaines sut échapper. Sa souplesse de caractère; son savoir faire, son esprit de tolérance, sa prudence, sa bonté, son dévouement à l'égard des malades ou des malheureux lui procurèrent partout des protections efficaces. Au cours de l'automne 1785, il s'embarquait à Bône pour rentrer en France rapportant un magnifique butin.

A la séance du 1^{er} avril 1786, il vint à l'Académie royale des Sciences pour exposer sommairement les résultats de son voyage. Pendant son absence ses confrères de l'Académie l'avaient élu associé de la classe de botanique et agriculture. Ses recherches avaient porté sur la géographie, sur les antiquités romaines, sur les mœurs des habitants berbères et arabes, enfin sur l'histoire naturelle et plus particulièrement sur la botanique; il avait rapporté un grand nombre d'oiseaux qu'il étudia lui-même, plus de 1500 insectes; il avait découvert un poisson très curieux vivant dans les eaux chaudes de Gafsa que Lacépède lui dédia, c'est l'*Astatotilapia Desfontainesi*. Enfin il rapportait à Buffon qui ne le connaissait pas encore le singe pithèque d'Algérie. Il insistait particulièrement sur ses découvertes botaniques. Parmi les 2000 espèces de plantes qu'il avait recueillies,

il y en avait 1200 qui étaient fort rares et environ 300 qui étaient nouvelles. Sur certains végétaux utiles il rapportait des renseignements précieux, notamment sur la culture du Dattier dans les oasis du Djerid; il avait découvert le blé dur cultivé par les Arabes et le Chêne Ballote de l'Atlas, variété de Chêne vert alors exploitée en grand pour ses glands doux dont se nourrissaient les Berbères, enfin le *Zizyphus lotus*, jujubier fournissant des fruits comestibles dont s'étaient nourris les anciens Lotophages. Enfin il décrivit plus tard, sous le nom de *Pistacia atlantica*, un grand Pistachier vivant sur les confins du Sahara et qui donnait un mastic comparable à celui que l'on récoltait dans l'île Chio, et que Tournefort avait fait connaître.

Peu de voyages accomplis dans des conditions aussi difficiles, avec si peu de moyens, avaient donné d'aussi remarquables résultats.

C'est alors que Lemonnier se souvint de la promesse qu'il avait faite à son jeune protégé. De plus en plus absorbé par ses fonctions de Médecin du Roi, retenu pendant ses rares loisirs dans sa belle propriété de Montreuil, il avait décidé d'abandonner sa place de professeur au Jardin du Roi et il désirait qu'elle fut donnée à Desfontaines, mais c'est Buffon qui avait par sa fonction le droit de nomination aux places de Professeur. En dehors de Desfontaines deux botanistes déjà célèbres pouvaient aspirer à ce poste: Laurent de Jussieu qui n'était que démonstrateur et qui depuis longtemps suppléait Lemonnier, et Lamarck qui venait de publier sa flore de France; à la suite de cette publication il avait été nommé «botaniste du Roi» et il s'était mis à étudier les herbiers du Cabinet royal dont Daubenton était le conservateur; il était en outre l'ami de Buffon. Mais Lemonnier voulait Desfontaines comme successeur. Craignant de donner sa démission et de voir un autre que son ami en profiter, il fit pressentir M. de Buffon qui ne prit aucun engagement.

«Buffon accepta la démission, dit P. de Candolle, il se divertit à laisser attendre sa réponse pendant deux mortelles journées; puis il nomma Desfontaines d'une manière très gracieuse et comme s'il voulait lui faire entendre qu'il le nommait pour lui et non pour son protecteur».

Après un recul de 150 ans, nous pouvons aujourd'hui porter un jugement sur cette décision. Elle n'était peut-être pas juste, mais nous croyons pourtant qu'en la prenant Lemonnier et Buffon servirent bien les intérêts de la science.

Laurent de Jussieu, et Lamarck surtout, étaient deux hommes d'un immense génie, mais occupés avant tout de leurs recherches ils risquaient de laisser périliter la chaire illustrée par Fagon et Tournefort. Desfontaines savant plus modeste, mais aussi homme plus méthodique, plus habile manœuvrier semblait plus apte à devenir l'organisateur d'un service de botanique au Jardin des Plantes. Il allait en effet révéler ses qualités, et la part qu'il prit à la fondation du Muséum montra qu'il était l'homme par excellence pour occuper la chaire et pour rajeunir le service auquel on l'attachait.

C'est en effet à Desfontaines et à quelques-uns de ses Collègues, principalement Daubenton, Thouin et Lacépède que le Muséum national d'Histoire naturelle doit sa fondation. Après la mort de Buffon et dès les premières agitations de la Révolution on se demanda si le Jardin royal n'allait pas succomber. Le 20 août 1790, les officiers du Jardin du Roi et du cabinet d'Histoire naturelle se constituèrent en Assemblée délibérante; le 27 août cette Assemblée se réunit. Daubenton et Desfontaines furent chargés d'étudier les réformes à faire. C'est alors qu'ils rédigèrent les premiers projets pour l'organisation d'un Muséum, projets qui furent transmis à l'assemblée législative.

Le 10 Juin 1793 était signé, sur la proposition de Lakanal, ami de Desfontaines, le décret créant le Muséum. Quatre jours après, les douze professeurs se réunissent pour la première fois en Assemblée et nomment Daubenton président et Desfontaines secrétaire du Bureau provisoire. Bientôt Daubenton fut nommé Directeur et Desfontaines secrétaire du Muséum pour les années 1793-1794. Desfontaines prit aussi une grande part à la création de la ménagerie. Le 13 novembre 1793 le Comité d'Instruction publique de la Convention nationale prit connaissance des lettres de Desfontaines relatives à l'installation de la ménagerie du Muséum (Procès-verbaux annexes de

la séance du 23 brumaire an III). Thouin et Desfontaines avaient inventorié précédemment les animaux des ménageries royales de Versailles et du Raincy. A la même époque la bibliothèque du Muséum était fondée et elle allait être ouverte au public le 7 septembre 1797. En collaboration avec Thouin et Jussieu, Desfontaines contribua beaucoup à l'enrichir en allant puiser dans les bibliothèques des couvents et des émigrés, dans celle de l'Académie des Sciences qui venait d'être supprimée (les manuscrits de Plumier en proviennent), en faisant venir de la Bibliothèque Nationale la collection des Velins du Roi, etc. . . Malgré la crise financière qui sévissait en France de nombreux aménagements surgissaient au Muséum: en 1795 le grand amphithéâtre était ouvert, des serres nouvelles étaient créées. Toutes ces améliorations venaient des sympathies que le Muséum avait su se créer auprès des dirigeants de la Convention, et plus tard du Directoire et du Consulat.

Pendant ce temps notre savant vivait dans une simplicité virgilienne. Desfontaines n'avait jamais eu le goût du monde. «A l'époque de la Révolution, a écrit P. de Candolle, il s'était accoutumé à une vie casanière, toute vouée à l'intimité; chaque soir il se rendait chez son collègue Thouin où se trouvaient quelques hommes dont la réunion n'était pas sans intérêt. Le savant professeur de culture du Muséum avait, en véritable patriarche, conservé les mœurs et l'habitation de son père, jardinier de l'établissement; c'était dans la modeste cuisine et autour de lâtre où cuisait son frugal souper qu'on voyait chaque soir réunis, et les Académiciens Thouin et Desfontaines qui par leur science servaient de guides à l'Assemblée, et le peintre Van Spaendonck qui aimait à y rappeler les anecdotes de l'ancienne Cour, et le géologue Faujas de Saint Fond, dont la conversation volcanique, comme le sujet de ses études, animait toute l'assistance, et le garçon jardinier Jean Thouin frère de l'académicien qui par sa gaîté et sa raillerie tempérait la gravité des doyens; et enfin l'un des membres du Directoire La Réveillère Lepeaux qui s'échappait des lambris dorés du Luxembourg pour entendre par-

ler de science et faire diversion aux soucis du Gouvernement.» On sait que La Réveillère, ancien Directeur du Jardin botanique d'Angers et député à la Convention avait dû se cacher, sous la Terreur, dans la forêt de Montmorency, en compagnie du botaniste Bosc d'Anty.

Quant à Desfontaines, complètement étranger à la politique, il comptait cependant parmi les conventionnels quelques amis. On le savait désintéressé et dévoué au pays. A plusieurs reprises, il mit ses relations à contribution pour sauver ses amis. «Dévoué à l'amitié et au mérite malheureux, il ne quittait sa retraite que pour rendre quelque service; c'est ainsi qu'ayant apprécié le talent et le caractère du grand naturaliste que l'exploration des Pyrénées a rendu célèbre, Ramond de Carbonnière, lorsqu'il le vit à la suite de sa courageuse résistance contre l'anarchie, dans l'Assemblée Législative, incarcéré et menacé, il n'hésita point, presque seul parmi ses amis, à aller le visiter, à lui porter des consolations et à faire des efforts heureux pour sa libération; le botaniste L'Héritier ayant été, par suite d'une basse vengeance, mis en prison et menacé de mort, Desfontaines se joignit à son ami Thouin pour demander sa grâce; ils obtinrent un sursis au jugement et ils le sauvèrent d'une mort qui paraissait inévitable. L'orientaliste Dureau de la Malle assurait de même plus tard qu'il devait aussi la vie à Desfontaines. Le nombre des personnes qu'il a ainsi sauvées est sans doute plus grand, mais très discret il n'en parlait jamais. Le jeune Mirbel ayant déserté et étant allé accompagner Ramond dans ses excursions dans les Pyrénées, celui-ci le renvoya à Desfontaines en le priant d'intervenir pour le faire grâcier. Aidé de Chaptal, il obtint une amnistie plénière. Mirbel fut aussitôt nommé aide-naturaliste au Muséum. Il allait devenir par la suite intendant de l'Impératrice Joséphine à son jardin de la Malmaison, puis Ministre du roi Louis de Hollande, membre de l'Institut et enfin sous la Restauration directeur de la Police de Paris.

On voit combien l'influence de Desfontaines était grande, mais il

fallait aussi un certain courage pour intercéder dans ces temps troubles en faveur de ceux qui étaient suspects.

Les appuis qu'il avait su se concilier à la Convention, il sut aussi, les utiliser pour poursuivre les travaux scientifiques auxquels il consacrait sa vie. Il fit créer dans son service un poste d'aide-naturaliste pour Deleuze. En juillet 1793, il avait fait attacher au Muséum les deux Redouté ainsi que Maréchal, artistes de grand talent. Il les utilisa aussitôt pour faire dessiner les plantes de son voyage en Barbarie. Les merveilleuses planches qu'on leur doit ont beaucoup contribué à la réputation de la *Flora atlantica*. Pour la publication de ce grand ouvrage, il fallut encore le concours de la Convention nationale.

L'Académie royale des Sciences s'était engagée dès le retour d'Afrique de Desfontaines à prendre à sa charge les frais de cette publication. La Convention ayant supprimé en date du 8 août 1793 toutes les Académies, Desfontaines n'avait plus la possibilité de publier son grand travail. Payant d'audace, il eut recours à la Convention elle-même et cela au moment où les caisses de l'État étaient presque vides. Il réussit!

Dès le 10 août 1793, Lavoisier avait saisi le Comité des Finances de la Convention de l'utilité qu'il y avait de faire graver aux frais de l'État les planches relatives au voyage en Barbarie. Lavoisier fut bientôt emprisonné et envoyé sur l'échafaud; le projet allait être abandonné si Desfontaines lui-même ne l'avait soumis au Gouvernement. Le 9 ventôse an II (27 février 1794), le Comité d'Instruction publique de la Convention décidait de prendre à sa charge la gravure des planches, le Gouvernement estimant que l'ouvrage «en ajoutant aux connaissances acquises offre des vues d'utilité économique, commerciale et publique». En conséquence la Convention accorda une somme de 5000 livres pour faire graver une partie des planches. Le citoyen Desfontaines devait mettre 25 exemplaires de son ouvrage à la disposition de la République. L'ouvrage parut par fascicules à partir de l'an VI (1798). Il fut terminé en 1800. C'est un monument du-

rable: il faisait honneur à l'auteur, aux dessinateurs, et à ceux qui avaient permis la réalisation de cette œuvre.

Toutefois Desfontaines ne consacrait qu'une partie de son temps à la recherche. Homme de devoir, profondément attaché à sa fonction il se dévouait de toute son âme à toutes les tâches dont il était chargé. Il avait déjà organisé son enseignement avant la Révolution. Il le développa ensuite considérablement. Son cours avait lieu dans le jardin même à 7 heures du matin, 3 fois par semaine pendant les mois de mai à août inclus; il suivait celui de Thouin qui avait lieu à 6 heures, mais était destiné aux jardiniers. Il comprenait environ 72 leçons de botanique, les unes consacrées à la botanique en général et la physiologie (on l'appelait alors la physique végétale), les autres à l'exposition des familles, des genres et des espèces les plus intéressantes. Pendant la Révolution, Desfontaines fit aussi des cours populaires de vulgarisation qui furent publiés dans la *Décade philosophique*, une des rares revues encouragées par la Convention.

Lorsque la tourmente s'apaisa notre savant vit accourir à ses conférences, malgré l'heure matinale, un nombre considérable d'auditeurs. On en comptait 500 à 600 à chaque leçon. Il les fit alors dans le grand amphithéâtre actuel qui, comme l'on sait, avait été ouvert en 1795. Un assez grand nombre de femmes attirées à la botanique par les lettres de Jean-Jacques Rousseau sur la Botanique accoururent à ses conférences; on leur réserva une enceinte spéciale. On dit même que Joséphine de Beauharnais y vint quelquefois, mais l'heure était bien matinale pour elle! Ce qui est certain c'est que Bonaparte se déclara dès 1798, le « protecteur du Jardin des Plantes » et plus d'une fois entre les campagnes d'Italie et d'Égypte, il vint siéger, en compagnie de Lacépède, à l'Académie des Sciences rétablie en 1795 et dont il fut membre de la Section de Mécanique.

Desfontaines n'eût pas seulement à ses leçons de grandes dames. Il sut aussi grouper autour de lui un grand nombre de disciples qui devinrent à leur tour des savants après qu'il les eut initiés à la botanique.

Qu'il nous suffise de citer les noms de Delile, Mirbel, Bonpland, Pyrame de Candolle, Jacquemont; il en est quantité d'autres!

A cette époque, il consacra aussi une grande partie de son temps au classement des plantes vivantes du jardin.

«Dès qu'il eut achevé la publication de la Flore atlantique, écrira plus tard, Pyrame de Candolle son plus fervent élève, il reprit avec l'ardeur d'un néophyte les soins relatifs au Jardin des Plantes qu'il aimait presque comme une sorte de patrie; d'un côté il en dirigeait activement l'administration, de l'autre il s'occupait de déterminer avec précision la nomenclature. Dès cette époque (1800) et jusqu'à son extrême vieillesse, on le voyait travailler dans l'École de Botanique, y porter ses livres et son herbier pour faciliter la dénomination des espèces et lutter contre les erreurs perpétuellement renaissantes que les graines mal nommées ou les transpositions de plantes font naître sans cesse dans les grands jardins. Ni l'ardeur du soleil, ni la rigueur de la saison, n'arrêtaient ce zèle pour un travail ingrat, dont il ne pouvait résulter aucune gloire que celle de remplir son devoir avec conscience».

Il passe de même en revue toutes les plantes cultivées dans les serres du Muséum, et il décrit toutes celles qui lui paraissent nouvelles. Son Jardin des Plantes est constamment tenu à jour et il en publie un Catalogue en 1804, Catalogue réédité et très accru en 1815 et en 1829 (celui-ci suivi d'un dernier supplément en 1831), Catalogue qu'on n'avait jamais fait avant lui et qu'on n'a plus réimprimé jusqu'à ce jour.

Avec la collaboration de Thouin l'École botanique fut replantée sous sa direction en 1814, en suivant la classification de Laurent de Jussieu.

Il avait projeté de publier pour les étudiants et les amateurs un ouvrage de vulgarisation qui aurait contenu la description de tous les principaux végétaux cultivés ou spontanés en France. Ce livre ne fut réalisé que bien plus tard par Decaisne en collaboration avec Le Maout. C'est leur flore des jardins et des champs. Toutefois, il

voulut donner une suite au *Traité des Arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, *Traité* publié par Duhamel du Monceau qui remontait à 1755 et qui n'était plus à jour. Il fit en réalité un autre ouvrage bien plus complet et parfois rempli de vues originales.

Le principal titre de gloire de Desfontaines est d'avoir été en quelque sorte le fondateur de notre herbier national du Muséum. Jusqu'à lui, il existait bien dans le Cabinet du Jardin du Roi quelques herbiers particuliers, celui de Fagon, celui de Tournefort, celui de Vaillant, etc. . . Les Jussieu avaient leur herbier personnel, Lamarck et Desfontaines avaient aussi chacun leur herbier propre. Mais personne jusque là n'avait songé à fusionner divers herbiers dans un seul, de manière à constituer un herbier général où seraient rassemblées toutes les espèces végétales connues, rangées méthodiquement pour en permettre l'étude systématique suivant l'ordre naturel. Buffon n'était point partisan ni de telles collections ni de pareille classification. Il voulait que le Cabinet eût de l'éclat, que la curiosité fut excitée par les contrastes. Le but d'une collection générale était atteint lorsqu'elle captivait l'attention. Évidemment un herbier ne dit pas grand'chose à un profane. Il préfère contempler les plantes vivantes, soit dans la nature (c'était le but des herborisations de M. de Jussieu), soit les observer cultivées dans le jardin ou dans les serres. Aujourd'hui l'Herbier a une immense importance au point de vue scientifique. Il permet d'abord de conserver les types, c'est-à-dire le premier spécimen décrit pour chaque espèce. Évidemment chaque grand Herbier ne les possède pas tous; chacun a les siens. L'Herbier de Paris est très riche en types de la période 1780-1830, et ceci nous le devons à Desfontaines. De tous les pays du monde les botanistes systématiciens viennent aujourd'hui consulter ces types à l'Herbier de Paris.

Jusqu'à la fondation du Muséum on n'avait pas de place pour classer les herbiers. Ils étaient entassés pêle-mêle dans un coin du cabinet. Lamarck avait proposé plusieurs fois de les mettre en ordre,

mais il fallait un local pour les classer et c'est ce qu'on n'avait encore pu obtenir.

Or, après la fondation du Muséum, en 1793, les immeubles annexés au jardin s'accrurent rapidement. On acheta, vers 1800, une grande maison, aujourd'hui disparue, la maison Léger qui s'étendait de l'entrée actuelle, 57, rue Cuvier jusque près de l'Hôtel de Magny dont on a fait la Direction. A l'Assemblée des Professeurs, en 1802, Desfontaines obtint que le premier étage de cette maison serait arrangé pour qu'on puisse y loger les collections botaniques. Les travaux ne furent terminés qu'en 1807. En 1808 toutes les collections y furent transportées et c'est Desfontaines qui fut chargé de l'arrangement, de la conservation et du classement de ces herbiers.

Dès ce moment, il décida de fusionner tous les herbiers spéciaux en un herbier général dont le noyau fut fourni par les plantes de Vaillant. Il s'attela seul à cette tâche et y consacra ses journées et ses veilles pendant une vingtaine d'années. Il revoyait toutes les déterminations et ajoutait presque toujours une étiquette écrite de sa main. Travail ingrat s'il en fut, mais combien utile!

En 1823, écrit M. Henri Lecomte, l'Herbier du Muséum occupait une des trois salles consacrées aux collections botaniques et se composait de 600 paquets, dont 340 correspondant à l'herbier général, et contenant 25000 espèces. Les herbiers particuliers renfermaient en outre un ensemble de plus de 6000 espèces. Il en existait près de 40000 lorsqu'en 1838 l'Herbier fut transporté dans les galeries nouvelles, sur la rue de Buffon, galeries botaniques que nous avons connues jusqu'en 1936. Actuellement à la suite des explorations botaniques qui se poursuivent sur toute la terre, on connaît plus de 200000 espèces végétales, mais hélas nous sommes loin de posséder la totalité au Muséum!

De l'avis de tous les botanistes autorisés, la collection de plantes réunies au Muséum, lorsque Desfontaines mourut en 1833, était de beaucoup la plus importante et la plus complète de tous les musées du globe. Elle était aussi la plus riche en types. Nous avons le de-

voir de maintenir cette collection au rang élevé qu'elle avait acquis, il y a déjà un siècle, grâce à Desfontaines. Des collections qui existaient à peine à cette époque: le British Museum, Kew, Berlin, Washington, Genève sont devenues des rivales importantes. Ce qui fait surtout la renommée de notre herbier ce sont les types précieux de l'époque Desfontaines: de Lamarck, de Poiret, de Michaux, de Candolle, de Humboldt et Bonpland, de Delile, d'Auguste de Saint-Hilaire, de Desfontaines lui-même et d'un grand nombre d'autres naturalistes.

Vous voyez que c'est surtout à un travail acharné, ingrat, presque matériel que Desfontaines voua sa vie. Ce travail dont ses successeurs profitent aujourd'hui a rendu et rend encore de grands services à la collectivité des botanistes du monde entier. Chaque année des savants des pays les plus éloignés viennent consulter l'Herbier général et les herbiers historiques du Muséum. Bien peu se doutent que c'est à Desfontaines qu'ils doivent cette organisation qui reste évidemment à perfectionner, mais à laquelle le grand botaniste breton avait dès l'origine, malgré un manque absolu de moyens, donné une constitution dont on peut encore s'inspirer aujourd'hui.

Les honneurs arrivèrent de toutes parts à ce grand savant sans qu'il les recherchât. Lors de la fondation de l'Institut National, en 1795, il fut compris avec Lamarck dans la première série des membres de la Section de botanique et physique végétale de la Classe des Sciences. Il fut aussi parmi les premiers savants auxquels fut accordée la Légion d'honneur lors de la création de cet ordre.

En 1803, ses Collègues l'éluèrent directeur du Muséum pour l'année. La même année il était élu Vice-Président pour la Classe des sciences à l'Institut, et en 1804, il en était Président.

Les circonstances voulurent que cette même année ce fut cette classe (l'Académie des Sciences) qui fut chargée de présenter à Napoléon, lors de son couronnement, les félicitations de l'Institut de France. La cérémonie eût lieu le 20 frimaire an XIII. Desfontaines adressa à l'Empereur les compliments collectifs du corps qui l'avait délégué. «Je me fais gloire d'être membre de ce corps célèbre, lui

répondit Napoléon. Toutes les fois que j'ai assisté à ses séances, j'ai eu occasion de me convaincre des talents et du bon esprit de ceux qui le composent. Je vous accorderai toujours la protection qui vous sera nécessaire pour maintenir la nation française dans l'état d'élévation où elle est parvenue sous le rapport des sciences, des lettres et des arts».

Desfontaines entretenait du reste des relations excellentes et assez fréquentes avec le Jardin de la Malmaison où l'Impératrice Joséphine vivait au milieu des belles plantes et des petits animaux de ménagerie. Les botanistes et jardiniers qui y étaient attachés sortaient pour la plupart du Jardin des Plantes.

Lorsque fut créé en 1808 l'Enseignement supérieur dans les Facultés, on le nomma Professeur de botanique à la Faculté des Sciences de Paris, mais, trop attaché au Muséum auquel il voulait donner tous son temps, il se fit suppléer par Mirbel. Il fit partie de l'Académie de Médecine dès qu'elle fut créée. Il était membre depuis longtemps de la Société centrale d'agriculture, devenue de nos jours l'Académie d'agriculture, de l'Académie de Dijon; il avait été l'un des fondateurs de la Société d'Histoire naturelle de Paris.

De sa vie privée, nous savons relativement peu de choses, tant il était discret, tant il aimait qu'on parlât d'autre chose que de lui. « Dans son âme, a dit Flourens, l'auteur de son éloge à l'Académie des Sciences, il y avait deux choses dont l'accord aura toujours sur les hommes un effet assuré, l'accord d'une indulgente bonhomie et de la vertu. »

- Pyrame de Candolle, le grand botaniste genevois qui fut, semble-t-il, l'élève préféré de Desfontaines, en parle dans la notice qu'il lui a consacrée avec émotion. « Il fut, dit-il, l'un des hommes les plus excellents qu'on ait pu rencontrer, en même temps que l'un des savants les plus distingués de notre époque. Je ne crains point de le dire, je lui ai eu de grandes obligations, je lui avais voué l'attachement le plus profond et le plus sincère. »

Le Conservatoire de Botanique de la Ville de Genève a eu l'obligeance de nous communiquer 18 lettres inédites de Desfontaines à

de Candolle que nous comptons publier prochainement. Elles montrent avec quelle affection le vaillant botaniste exhortait ses élèves au travail, avec quelle franchise et quelle simplicité il leur livrait toutes ses pensées. Pyrame de Candolle était bien vraiment le confident de sa vie!

Ses liens avec le pays natal s'étaient un peu relâchés pendant les années de la Révolution et de l'Empire, mais en 1812 cependant il écrit à de Candolle, qu'il vient de passer quatre mois en Bretagne au cours desquels il s'est bien reposé!

De temps en temps sa sœur, M^{lle} Marie des Gontières, qu'il aimait tendrement, quittait bien le bourg de Tremblay pour venir l'entourer des soins de son amitié, mais elle ne pouvait rester longtemps éloignée de ses habitudes et de ses pénates. Il commença à sentir une sorte de vide et de solitude auprès de lui. La vieillesse approchait. En 1814, ayant rencontré une toute jeune personne sans fortune, M^{lle} Angélique-Françoise Perrasset, occupant un emploi très modeste au Jardin des Plantes, « mais d'un caractère ouvert et agréable », il la choisit pour la compagne de sa vie et se maria à l'âge de 64 ans. « Cette union, dit de Candolle, commença sous les plus heureux auspices, et ses lettres d'alors parlaient souvent de son bonheur ». Il devint père d'une fille, Maria, née le 10 novembre 1815 au Jardin du Roi, qui fit par la suite toute sa joie. Madame Desfontaines fit une seconde maternité en 1820 qui fut très malheureuse. L'enfant mourut dès la naissance et la mère restée malade perdit la raison. Le 2 Juillet 1820, il annonçait le malheur à A. P. de Candolle en ces termes: « vous jugerez, mon ami, d'après ces détails, combien je suis à plaindre et combien la fin de ma carrière est douloureuse. »

Le vieux botaniste espéra longtemps que les facultés de sa femme allaient se rétablir. Il n'en fut rien. Il fallut se séparer d'elle et la placer dans une maison de santé. C'est dans le travail qu'il trouva des consolations et aussi en se consacrant à l'éducation de sa fille. Il eût le bonheur, quelques semaines avant de mourir, de la voir s'unir à un jeune cousin plein d'avenir, Aimé Louche Desfontaines, descendant de Julien, oncle du botaniste. Cet Aimé Desfontaines, fils de

Jean-René, Ingénieur en chef des Mines, né à Vessey (Manche), était donc le petit neveu à la mode de Bretagne du savant naturaliste. Il s'en était occupé comme s'il eut été son propre fils et l'avait guidé dans ses études. Entré le premier à l'École polytechnique en 1821, il en était sorti le premier et avait choisi les Ponts et Chaussées comme carrière.

Les dernières années de René Desfontaines, nous l'avons dit, furent des plus tristes. Il conserva encore son activité jusque vers 78 ans, «mais peu à peu, dit de Candolle, ses sens lui refusèrent leur service; sa vue si perçante, jadis, se troubla graduellement, et vers l'âge de 80 ans il tomba presque aveugle. Il conservait, dans cet état, la gaieté douce et bienveillante de son cœur, et la lucidité de son esprit; il aimait à parler encore de botanique et des observations qui lui paraissaient importantes à tenter; il se faisait conduire dans les serres et se réjouissait quand il avait su reconnaître au tact les plantes qu'il y rencontrait.» Il dicta alors, d'après ses anciens souvenirs des notes instructives sur ses voyages. On était en effet au début de la conquête de l'Algérie et il était un des rares voyageurs ayant pu pénétrer 45 ans plus tôt dans l'intérieur de cette contrée. Un cataracte violent l'emporta le 16 novembre 1833, à l'âge de 83 ans. Sa mort fut un deuil général pour le Muséum d'Histoire naturelle. Ses collègues, le personnel scientifique, les employés et les gardes lui avaient voué depuis longtemps des sentiments de vénération. Ses obsèques eurent lieu le 18 novembre à l'église Saint-Médard. Sur sa tombe deux de ses anciens élèves, devenus ses Collègues au Muséum et à l'Académie des Sciences, Adrien de Jussieu et de Mirbel retracèrent sa vie et rendirent hommage à son œuvre.

Son gendre, Aimé Desfontaines, fit une brillante carrière; il fut Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées et mourut à Meaux le 10 octobre 1867. Sa fille Maria est décédée le 22 mars 1889 à Ivry sur Seine. Ils avaient eu une fille mariée à un M. Pihoret; elle mourut sans enfants en 1867.

La descendance du savant est donc éteinte. A notre connaissance

tous les descendants des Louiche Desfontaines de Tremblay sont également disparus; le dernier survivant Henry-René, né à Granville (Manche), descendant aussi de Julien, est mort à Paris, comme avocat à la Cour en 1936.

Cette famille, qui tire ses origines de Tremblay, a donné tour à tour au pays un savant, un ingénieur des mines, un ingénieur des Ponts et Chaussées, un commandant du génie, un distingué avocat. Un tel ensemble d'élites fait grand honneur à la petite cité qui nous accueille aujourd'hui pour fêter un de ses plus glorieux enfants.

*
* *

Plus d'un siècle s'est déjà écoulé depuis la mort de votre grand compatriote. Avec le recul du temps, on peut porter un jugement serein et en quelque sorte définitif sur son œuvre.

Desfontaines fut un grand savant dont la carrière laborieuse et féconde fut constamment employée à servir la science.

Nous ne le placerons pas sur les mêmes cîmes que Linné, Haller, Adanson, Laurent de Jussieu, Lamarck qui furent de remarquables génies, ouvrant de larges avenues nouvelles à la science. Mais au-dessous des pionniers géniaux de la science il y a les grands hommes, grands dans leur temps et qui sans avoir émis d'idées nouvelles géniales ont fait cependant progresser la science qui sans cesse efface et recommence et n'est qu'un continuel devenir. René Desfontaines est de ceux-ci. Il eût toutes les qualités du savant: une passion instinctive pour l'étude, le goût pour la recherche désintéressée, une grande indépendance d'esprit. Mais quand il aborde un problème d'ordre général, tel celui de l'irritabilité des organes sexuels des plantes, l'organisation des monocotylédones, il ne fait que l'effleurer et n'apporte pas de solution définitive. Aussi ses publications de physiologie végétale ne sont-elles plus consultées aujourd'hui.

Par contre, en botanique systématique où il y avait moins à inno-

ver il a fait œuvre durable, et tant qu'il y aura des botanistes cherchant à classer et à nommer les végétaux dispersés sur notre globe, à les grouper méthodiquement, à en séparer les espèces, il faudra toujours se reporter aux travaux de Desfontaines.

La *Flora atlantica* est encore aujourd'hui le vade-mecum des botanistes algériens et tunisiens qui veulent aller aux sources. La fondation des *Annales du Muséum*, lui permit de décrire de 1802 à 1807 dans diverses notes accompagnées de belles planches des plantes nouvelles ou peu connues qui avaient fleuri dans les serres, notes qui gardent toute leur valeur. Son mémoire sur les plantes du Corollaire de Tournefort, publié en 1807-1808, accompagné de planches somptueuses d'Aubriet, constitue aussi une œuvre durable.

Enfin en faisant la révision de l'herbier du Muséum, il a pu enrichir la science d'un assez grand nombre de genres qui ont été maintenus et dont les descriptions accompagnées de remarquables dessins lui valent encore aujourd'hui les suffrages des botanistes.

Desfontaines fut un courageux et habile explorateur scientifique. En accomplissant seul, de 1783 à 1785, son grand voyage à travers les districts les plus fermés de l'Afrique du Nord, il courait les plus grands risques. Il sut se placer habilement, sous la sauvegarde du bey et des deys en leur servant de médecin. Malgré cela sa vie pouvait être à tout instant en danger dans un pays fanatique où le pillage du faible par le fort était la règle. En outre, dans plusieurs localités où il vécut, la peste existait souvent à l'état endémique et faisait des hécatombes.

Il ne fallait commettre aucune imprudence; cependant sa passion pour la recherche des plantes l'entraînait parfois loin de ceux qui veillaient sur sa sécurité, et plus d'une fois il se rencontra avec des bandits qui ne le tuèrent pas parce qu'ils craignaient les représailles des chefs sous la protection desquels il s'était placé.

Il fut aussi un habile organisateur. C'est en grande partie le sage Daubenton et le perspicace Desfontaines qui préparèrent le décret organisant le Muséum et le soumièrent à la Convention Nationale qui

l'accepta. Le règlement qu'ils avaient forgé dès 1792 était souple et excellent, puisque c'est encore en grande partie celui qui nous régit aujourd'hui.

Nous avons déjà insisté sur l'importance de la création de notre Herbar national du Muséum, qui est son œuvre exclusive. Enfin Desfontaines a été un bienfaiteur de notre pays en répandant dans nos parcs, dans nos jardins, dans nos colonies quantité de plantes utiles. Il était de tradition au Jardin des Plantes, depuis sa fondation, d'y étudier les végétaux, non seulement pour les mieux connaître, mais aussi pour en vulgariser l'usage dans la médecine, l'agriculture et les arts. Le savant ne doit pas rester dans une tour d'ivoire. Il doit, non seulement s'efforcer de découvrir la vérité, mais chercher aussi, chaque fois que cela est possible, à faire servir ses découvertes à l'amélioration des conditions de la vie, au bien-être de l'homme. C'est ainsi que la botanique offre un champ illimité d'application pour améliorer l'agriculture et pour introduire dans notre pays et dans nos colonies de nouvelles espèces de plantes utiles ou susceptibles de donner lieu à un commerce. Pénétré de ces idées, Desfontaines recommandait à tous les voyageurs de s'occuper de l'étude de ces problèmes et de noter en chaque pays les ressources en produits alimentaires, en épiceries et en autres denrées coloniales.

Au Commandant Louis de Freycinet qui part en 1817 sur la corvette l'*Uranie* pour explorer les Terres australes et qui lui demande des instructions, il recommande « de faire une attention particulière aux plantes qui ont des usages économiques ou médicaux et à celles qui peuvent servir à la décoration des jardins, aux arbres utiles, etc... ». Il conseille à l'expédition de rapporter une grande quantité de graines des grands *Eucalyptus* qui peuplent les forêts de l'Australie, afin que l'on puisse les multiplier en pleine terre dans le Midi de la France.

Son rôle, dans l'acclimatation des végétaux utiles en France et dans nos colonies, a été considérable. Émule de Parmentier, en 1793-1794, pendant que la disette sévissait dans nos campagnes, il s'efforça avec

Thouin de vulgariser la culture des pommes de terre précoces et du topinambour.

Il est le parrain d'un des arbres les plus répandus aujourd'hui dans nos parcs et sur nos avenues. C'est lui, en effet, qui nomma, dans un mémoire présenté à l'Académie des Sciences en 1782, *Ailanthus glandulosus*, l'arbre que nous nommons Ailante du Japon. Des graines avaient été envoyées de Chine en Europe par le Père d'Incarville. La plante fut multipliée par drageons; on la prenait pour un sumac. En 1778, Desfontaines remarqua à Montreuil, dans le jardin de Lemonnier un magnifique exemplaire en fleurs. Il l'étudia, fit dessiner les fleurs et montra qu'il était très différent des sumacs. L'arbre donna des graines en abondance et du Jardin des Plantes, on le répandit par la suite dans toute la France.

Il distribuait des graines ou des plants de végétaux utiles à tous ceux qui lui en demandaient. Il avait établi la tradition qu'au Jardin des Plantes tout doit être gratuit. Bien des jardins ou des propriétaires de cette contrée des confins de la Bretagne et de la Normandie ont bénéficié de ses envois. Au Jardin botanique du Mont Thabor à Rennes, il fit parvenir beaucoup de plantes rares. C'est avec son concours que fut créé à Avranches, sous la Révolution, un autre jardin botanique. Dans son pays natal même, il faisait des envois de graines, et il est probable que certains beaux arbres que l'on voit encore en divers parcs de la région ont été acclimatés grâce à lui. Nous avons retrouvé dans les archives du Muséum une lettre adressée, le 10 janvier 1825, par M. Désorières, habitant au Moulinet près Antrain, à M. Desfontaines lui annonçant la réussite d'introductions précédentes et lui demandant des graines d'autres arbres pour son parc.

Desfontaines a attaché encore son nom à la vulgarisation de deux plantes, répandues aujourd'hui à l'automne dans tous les jardins de France, cultivées pour la beauté de leurs fleurs, dont la splendeur toutefois n'est pas sans mélancolie, car elles annoncent l'approche des mauvais jours de l'hiver. Nous voulons parler du Dahlia et du

Chrysanthème d'automne. Avant lui, ces espèces étaient cultivées exclusivement dans les jardins botaniques comme plantes rares, à fleurs simples et sans utilité.

Le Dahlia était cultivé au Mexique depuis l'époque précolombienne. Plusieurs races à fleurs simples furent introduites en Europe par Vicente Cervantès vers 1780; il les envoya à Cavanilles, directeur du Jardin botanique de Madrid, qui passait une partie de son temps chaque année au Jardin des Plantes de Paris. Ce botaniste créa en 1791 le genre *Dahlia* et nomma *Dahlia coccinea* une plante à petites fleurs dont il remit des plants à de Jussieu. Vers 1804, Desfontaines reçut du Jardin botanique de Berlin une autre plante qui était cultivée sous le nom de *Georgina variabilis*, Desfontaines reconnut un Dahlia qu'il nomma *Dahlia variabilis*: nom qui doit être remplacé par *D. pinnata* Cav. plus ancien. Il en existait déjà plusieurs variétés à fleurs roses, pourpres ou lilas. Thouin cultiva les deux espèces, d'abord en orangerie, et à cause de leurs tubercules, on songea à les utiliser comme plantes potagères rivales de la pomme de terre. Mais leur saveur était insipide et on ne put les améliorer. On les mit ensuite en pleine terre. Les deux espèces étaient généralement autotériles, mais par l'hybridation, on obtint un grand nombre de formes à fleurs simples ou doubles. Peu à peu leur culture s'introduisit dans les jardins, mais elle était partie du Muséum.

L'histoire du Chrysanthème d'automne à grandes fleurs n'est pas moins curieuse. Le Chrysanthème à petites fleurs ou Chrysanthème indien avait été trouvé en Chine, et dès 1740 le Père d'Incarville en avait envoyé des échantillons à Bernard de Jussieu mais l'espèce à grandes fleurs était encore inconnue.

En 1789, un négociant français de Marseille, M. Blancard en reçut quelques plants qui venaient de Chine. Il en donna des boutures à un amateur, l'abbé de Ramatuelle qui était en relations avec le Jardin des Plantes de Paris et qui remit à cet établissement une centaine de boutures d'une variété à grandes fleurs purpurines. Le 5 décembre 1792, M. de Ramatuelle lisait à l'Académie des Sciences un

mémoire sur cette plante qu'il nommait la «Camomille à grandes fleurs». Desfontaines la surveilla, la mentionna dans son Catalogue du Jardin des Plantes de 1814 sous le nom d'*Anthemis grandiflora* Ram., et dès cette époque elle fut largement distribuée par boutures et se répandit en France.

Vers 1826, le Capitaine Bernet de Toulouse en obtint des graines, et multipliée par semis elle se mit à varier. Ce n'est qu'à la suite de nouvelles introductions de races japonaises qu'on est parvenu à obtenir ces magnifiques fleurs si variées comme coloris et comme dimensions. Mais le point de départ pour la culture en France, au moins dans la région parisienne et dans l'ouest a été l'apport de Ramatuelle et les distributions du Jardin des plantes faites par Thouin et Desfontaines.

Enfin, il ne faut pas oublier que Desfontaines fut un des premiers Français à souhaiter le protectorat de notre pays sur les contrées de l'Afrique du Nord qu'il avait parcourues. Certes il ne prévoyait pas que la conquête de tout le pays barbaresque pourrait se faire un jour. Il se contenta de recommander l'occupation de l'île de Tabarque, îlot situé sur la côte ouest de Tunisie, à 30 lieues de Bizerte et à l'ouest de la Calle.

«Tabarque, écrivait-il dans un mémoire qui fut soumis à Louis XVI et que dût lire aussi sans doute le premier Consul lorsqu'il organisait l'expédition d'Egypte, Tabarque procurerait à la France tout le commerce des côtes de Barbarie et la mettrait à même de tenir dans les bornes de l'humanité tous les barbaresques, surtout les fiers algériens, ennemis jurés des Français. Ils deviendraient bien petits, et l'on serait en état à tout instant de réprimer leur insolence.

«Nous ne pouvons aborder leurs côtes sans être exposés aux derniers dangers et dans Alger même c'est un miracle quand un Français, reconnu comme tel, n'est pas insulté. Tabarque aux Français, tout change de face. Nous subissons la loi, nous la donnerions. Quelle gloire pour le monarque et quel avantage pour la nation entière! La France ferait la loi aux Barbaresques, son pavillon serait respec-

té, nos marchands seraient à l'abri des insultes et des bastonnades... La France resterait maîtresse de la Méditerranée.»

Il nous a semblé qu'il était bon, au moment où quelques Français criminels ou inconscients voudraient que l'Algérie et la Tunisie redeviennent ce qu'elles étaient autrefois de rappeler la pensée patriotique et les sentiments humanitaires de Desfontaines. Après avoir vu sur place la misère, l'insécurité, le despotisme et le banditisme qui sévissaient, il souhaitait que la France vint au plus tôt anéantir le nid de corsaires algériens et modifier les mœurs des nations barbaresques en faisant disparaître tout ce qui était inhumain, barbare, malhonnête, tout ce qui acculait le pays à la misère et au despotisme, pour faire régner la paix et la justice. Cette œuvre la France l'a accomplie en moins d'un siècle. N'est-ce pas nous qui avons fait disparaître l'esclavage, cette plaie de l'Afrique, l'exploitation du faible par le chef puissant, du paysan par le caïd sans scrupules, exploitation qui choquait tant Desfontaines, il y a 150 ans!

Existe-t-il beaucoup de pays qui produisent des hommes comme Peyssonnel, Poiret, Desfontaines, s'en allant à travers ces pays barbares, au risque d'être massacrés dans les pires tortures, s'en allant, dis-je, avec leur idéal, en tout désintéressement, par dévouement à la science, afin d'y rechercher des parcelles de vérité qui permettront peut-être de rendre l'humanité plus heureuse?

Ce n'est pas servir un idéal de justice que d'être injuste vis-à-vis de ceux qui ont fait ces pays de toutes pièces. Ce n'est même pas servir l'intérêt des populations indigènes qui auraient tôt fait de rendre au désert et à la jachère ces champs, ces forêts aménagées, ces vignes, ces vergers, tout ce sol fertile... auquel Desfontaines prévoyait un grand avenir lorsqu'il serait mieux cultivé et lorsque le paysan pourrait jouir honnêtement du fruit de son travail sans être à tout instant spolié. Au lieu de dresser les indigènes contre les colons, disait récemment un grand écrivain colonial, il faut donner ceux-ci en exemple, cet exemple c'est celui du travail tenace, de la prévoyance, de l'économie!

Nous ajouterons qu'il faut aussi exalter l'œuvre de tous ces Français désintéressés, savants modestes qui, à l'exemple de Desfontaines, en risquant souvent leur vie, sont allés dans ces pays et dans la plupart des régions du globe pour y faire des recherches ou pour y œuvrer en pur désintéressement, afin que les habitants y aient plus de bien-être ou pour que leur pays en tire un peu de gloire ou quelques avantages.

Tremblay doit être fier d'avoir donné le jour à un de ces hommes. La vie de Desfontaines toute de labeur, de désintéressement, de dévouement à un grand idéal peut être donnée en exemple à la jeunesse d'aujourd'hui qui, j'en suis sûr, garde toujours le même enthousiasme pour le vrai, le beau et le bien, et qui est prête à se dévouer encore au progrès de la civilisation.

